

1580.

196. Beutterich an Malleroy.

8. Januar
Pfalzburg

(Verhandlungen Johann Casimirs mit Guise; Verdacht La Rocheguyon's, den B. zu beschwichtigen suchte.)

„Monsieur! Vous entendrés par mons^r de Buy l'alarme et le mescontentement que vous avez donné à plusieurs. Vostre voyage et celluy de vostre compaignon a esté descouvert, avant mesme que feussiez party de Blamont. Le conte de la Rochegyon en estoit en extrême peine, pensant que feussiez venu pour troubler ses affaires. J'estois contrainct de parler, la chose estant descouverte, mais voilà tout ce que j'ay dict: que celuy que sçavez ¹⁾ estoit venu principalement pour offrir son service à mon maistre avec six mille harquebusiers, où je vouldrois [1],²⁾ à cause de sa vertu et ayant entendu qu'il vouloit armer; puis qu'estant serviteur particulier de monsieur de Guyse, j'avois proposé à monseigneur en son particulier, disant n'avoir charge, qu'estant mon dict seigneur de Guyse prince généreux et de vertu et le duc Casimir aussi et l'un et l'autre d'aage compétant, il désireroit à s'employer à faire une bonne correspondance et amitié entre ses deux princes, s'offrant à cela et sachant que de [!] l'amitié seroit honorable et avantageuse et à l'un et à l'autre; mais qu'il proposoit de soy-mesme. Il me demanda, si je n'avois rien parlé contre luy. Je dy que non, sinon en honneur, disant que le conte de la Rochegyon estoit ung des premiers de Normandie et y avoit grand crédit. Il se contenta fort. Voilà tout, et sur quoy vous pouvez fonder assurement; adjoustant cecy, que mon dict seigneur [Lücke] et généralement, et désiroit sçavoir, comme ceste correspondance pourroit estre estable. Et l'autre dit qu'il en avertiroit avec le temps. Icy dessus, je fis [!] demande, si monsieur le duc de Lorraine veoit le

8. Januar duc de Guyse. Je dy, que je n'en sçavois rien, mais que je ne pensois pas, parceque l'aultre n'avoit heu charge de luy et ne parloit qu'en son particulier; que je croyois bien, qu'il faisoit cecy pour sonder, mais qu'estions demeurés en la généralité. Je jure dieu que par moy ny par mon maistre ne ce feust jamais évanté cecy, que nous meetra en soubson, si dextrément n'y est remédié. Alençon a recherché le conte, qui a presté l'oreille. Je me recommande. Je me haste pour ma maison.

De Pfaltzbourg, ce 8^{me} en janvier 1580. Vous cognoissés la Chouette.“

Pb. fonds français 3902, f. 212. Cop.

1) François de Quinquempoix, sr du Mais, comte de Vignori, Vertrauter Guise's (vgl. Dohna's Aeusserung no. 192 A. 1) hatte mit M. den Anschlag auf Strassburg hauptsächlich betrieben und verhandelte unter Vermittlung M. mit J. C., der in der Tat daran dachte sich nebst Condé mit den Guisen gegen den französischen Hof und den ihm verdächtigen König von Navarra zu verbinden; Condé seinerseits, den die Königin-Mutter vergebens zur Rückgabe von La Fère zu bestimmen suchte, hoffte Cambray, mit dessen Gouverneur damals La Noue wegen Auslieferung des Platzes an Alençon verhandelte, in seine Hand zu bekommen. Beide Pläne wurden vereitelt; vgl. La Huguerye II, 37 ff. Dass die Beziehungen Guise's zu J. C. von den Hugonotten ihren Gegnern vorgehalten wurden, zeigt das „Advertissement sur l'intention et le but de la maison de Lorraine“ (von 1585, Mém. de Mornay II, 424) sowie das leidenschaftliche Dementi („comme si les Catholiques avoient affaire du Casimir!“) des p. 181 A. 1 citirten „Advertissement“ (vom Advokaten Louis d'Orleans, 1586). Duplessis' Gegenschrift („Lettre d'un gentilhomme catholique françois“) geht auf diesen heikeln Punkt nicht ein.

2) Die Verwechslung von „il“ mit „je“ durch den Abschreiber kehrt öfters wieder; die Copien dieser Briefe bilden ein Heft mit der Aufschrift: „Double de onze lettres de feu Beutrich à M. de Maleroy“ und dürften mit jenen identisch sein, die Pf. Georg Hans am 29. Mai 1587 dem K. Heinrich III zuschickte (das Schr. des Pf. Pb. f. fr. 3314). Vielleicht waren die Briefe, die der Gesandte Navarras Ségur in Händen hatte, die Originalien; derselbe sagt in seiner Instruktion für den sr d'Averly (Ende 1587, Pb. Vc Colbert 402) von jener Verhandlung Beutterichs: „de laquelle nous avons onze lettres.“

8. Januar 197. Bericht des Dr. Andreas Paull an Kurfürst August.

(Ueber seine Unterredung mit Languet.)⁴⁾ L. eröffnete ihm u. a., Oranien halte eine Versöhnung mit Spanien für unwahrscheinlich, im Fall eines völligen Bruchs aber würde der grössere Teil der Niederlande sich keinem Herrn aus dem Haus Oesterreich mehr anvertrauen, auch dem Erzherzog Matthias nicht; bei Alençon sei seine Anwartschaft auf die französische Thronfolge hinderlich; die Niederlande würden am Besten einen sonderlichen eigenen Herrn haben, der sich mit der deutschen Nation, Frankreich und England verbinden könnte. . . . Auf sein weiteres

Forschen riet L., der Kf. solle sich nicht mit dem Kaiser zusammen, 8. Januar der nur für Spanien arbeite, in der Friedenshandlung gebrauchen lassen, sondern dieselbe mit Dänemark, England, Mainz und Brandenburg u. a. in die Hand nehmen und sich für den Fall der Widersetzlichkeit einer von beiden Parteien mit einem Kriegsvolk gefasst machen. Würden die Niederlande für die Bestätigung des Matthias oder eines anderen österreichischen Gubernators nicht mehr zu gewinnen sein, so würden sie doch bei der Wahl eines neuen Herrn sich vor Allem nach dem Kf. richten. L. hatte, in der Meinung, der Kf. habe zwei Söhne, hierüber mit Oranien gesprochen und war der Ansicht, „E. Ch. Gn. konten dero landen alsdan bald mechtig werden.“ Da aber der Kf. nur einen Sohn habe, „so hette er wohl ehe gedacht auf die coburgischen hern, da dern einer konte dazu gefordert werden,“ an deren Land sich der Kf. für die aufgewandten Kosten schadlos halten könnte. Wäre der Kf. geneigt, so sollte er die coburgischen Herren ohne Aufsehen französisch lernen lassen. Oranien habe nicht die Absicht sich selbst für einen Herrn aufwerfen zu lassen.

Dr. 9818. Conc.

1) Leider ist die interessante Relation zu umfangreich, um hier im Wortlaut oder vollständigen Auszug Platz zu finden. Ueber die Zusammenkunft Paull's mit L. (Dez. 1579 zu Köln) vgl. Lang. Arc. II, 864 ff.

198. Beutterich an Malleroy.

19. Januar

(Neue Schwierigkeiten. Plan einer Zusammenkunft in Lothringen. Die angebliche Baseler Praktik hat nichts zu bedeuten. Clervant.)

„Pour oster tous sinistres soubsons et asseurer tout mieulx ceulx, lesquelz estoient en très-grande jalousie, il m'a fallu dire quelque chose pour colorer tout et les oster de jalousie, puisque tout estoit divulgué. Celuy qu'estoit avec vous fust remarqué à Pfaltzbourg mesmes. C'est à mes [!] qu'il n'en soit survenu aultre inconvénient. Bien est-il que de nostre costé on en a fait diverses jugemens. Je remédie tant que je puis. La Huguerie est présentement icy avec moy et nostre Mathieu;⁴⁾ quoy que l'on vous die ou que l'on se vante, assuré-vous que nous ne changeons point de résolution. Aussi n'avons rien du monde traicté pour conclure, avec qui que soit. Depuis vostre partement, je n'ay rien parlé du voyage de Suysses, qui est mal prest. J'espère que nous verrons ensemble, avant qu'il se face. Nous attendous le 25^{me} de ce mois, auquel celuy que sçavez nous promet de me faire sçavoir, si celuy que sçavez trouveroit moyen expédient de venir à Nancy.²⁾ Celle résolution venue, nous avons bien-tost préparé toutes choses vers le duc de Lorraine. Les soubsons et jalousies estant si grandes, je doute, s'il sera ex-

19. Januar pèdient aux deux de s'entrevoir, quelque prétexte que l'on prenne, craignant que cela ne ennuysit à l'un et à l'autre. Toutesfois si de vostre costé icy est mis empeschement, nous nous accommoderons. Pensés-y bien meurement, et que je sache vostre avis au plustost. Aultant ce pourroit à mon avis traicter avec les fidelles serviteurs avec moins d'assurance; mais pour ung commandement, ce seroit beaucoup. Le sang boult merueilleusement. J'ay esté à Basle. Vous avez esté mal informé dès le commencement. Car toute ceste négociation et le desseing entier estoit sans fondement ny apparence de fondement.³⁾ Vous sçavez, combien je m'esbahysois, quand m'en parliez la première fois. Rigner⁴⁾ m'a juré que nul du conseil n'en a jamais esté content ny mesme en communication du fait; ce sont esté discours de table dictz par gens de nul crédit en la républicq. Il y [a] traictés, unions, confédérations signés scellés jurées entre l'évesque et le sénat, et vous sçavez que l'on est plus soigneux de les garder en Suyse qu'en beaucoup d'autres lieux. Ainsi s'en va tout ce mystère en fumée, comme entendrés vous-mesmes par Rigneur. J'attends de voz nouvelles assurées à nostre entreveue. J'ay esté auprès mons^r de Clervant. Je désirerois pour le bien de tous deulx, que partissiez ensemble, pour vous mieulx entendre l'un l'autre. En tant je me recommande à vous deulx.

De ma maison, ce 19^e en janvier 1580.

J'ay receu vostre lettre en disnant. Je suis le Chouette.“

Pb. f. franç. 3902, f. 212. Cop.

1) Matthieu de Carum, während der Feldzüge von 1576 und 1578 mehrfach verwendet, Kammerdiener (Prinsterer I. 6, 392), dann seit 24 Juni 1581 französischer Sekretär Joh. Casimirs (Bestallung, Carlsr.) — La Hug. war von Condé am 26. Dez. 1579 aus La Fère abgefertigt worden (Kentzinger, documens hist. I, 89), wo er also nicht, wie er behauptet, (La Hug. II, 37), erst Mitte Jan. aus England eintraf.

2) Mit „celuy que sçavez“ scheint mir das erste Mal Vignory, das zweite Mal Guise gemeint zu sein. Die geheime Zusammenkunft Joh. Casimirs mit Vignory zu Kaiserslautern erzählt La Hug. II, 49 ff.

3) Diese Praktik, worüber Näheres in B. Werbung vom 12. Mai, steht in Beziehung zu dem am 28. Sept. 1579 zu Luzern abgeschlossenen und am 21. Jan. 1580 zu Pruntrut beschworenen Bund des Bischofs von Basel mit den 7 katholischen Kantonen.

4) Wohl Dr. Ryhiner von Basel?

19. Jan. 199. Bericht über Johann Casimirs Kriegspläne.

(Beutterich in Mömpelgard; Anritt des pfälzischen Kriegsvolks; J. C. Schreiben an den Gouverneur von Burgund; La Rocheguyon bei J. C.)

„Zeitung vom 19. Januarii anno 80.

Wolgeporn etc. Und kan dero nit verhalten, das doctor

Bütrich in wenig tagen von Basell, ouch zuversichtlich zuvor uss 19. Jan der eidgnosschaft von seinen mitpraticanten gon Mumpelgart ankommen, daselbst ein grosse anzall tutsch und welsch missiven von seinem herren herzog Hans Casimirn pfalzgraven meines Gn. F. und H. unterschriben gefunden, welche die notturft erfordert, abgelesen, mit seines herren habenden vertrauwten secret, so er von J. F. Gn. hat, verfertigt, uff die missiven cito citiss. cito geschriben, ein grossen teil in Berner und Genfer gebiet, die andern in Lotringer, Französischen und Burgundischen frontier, den Franzosen, so letstermals hie durch gezogen, in grosser eil zugeschickt; und wie ouch Butterich sich selbs vernemmen lassen, ligen sie nit witers von einandern, als das sie in funf tagen zusammen kumen mogen. Also das gewiss und eigentlich das kriegsvolk oder versamblung tractiert würdet. So hat ouch Bütrich sich öffentlich vernemmen lassen, das die pfalzische geworbene und bestelte reuter den letsten tag des monats Januarii von huss uss eigentlicher iren antritt [!] tun sollen. Ebenmessig will man mit den aidgnossen, deren zwei regiment sein sollen, und dan den Franzosen beschechen vermutten, wie dan der augenschein deshalb mitbringt; dan eigentlich wahr, das zwen houptlut von gemelten Franzosen zu Faulcogney in Burgund öffentlichen Knecht annemmen; zu besorgen, der herr gubernator in Burgund muss also gedult haben wider seinen willen.

Ferrer eigentlich war, das under gemelten schriften ein missive von herzog Hans Casimirs eigner hand an herren gubernator in Burgund geschriben, darin gemelt, wie das er ine nun mer malen von wegen der banditen aus Bysantz, [!] von dem iren vertriben worden, dieselbigen widerumben inkommen ze lassen erindert, aber kein willfarung erlangt; dernalben er ine jetzt für das letste mall ermant und gewarnet haben wolle; und er gubernator werde hierdurch grosse unruw in Burgund erwecken, wie er dan dises und anders mer von sinem diener Beutrichen vernemmen werd. Die missive hat Beutrich nach verlesung wie auch die andere verfertigt. Und ist die vermuttung bei etlichen, er Beutrich tractier von wegen des prinzen von Organes [!] gutter oder von des durchzugs wegen mit dem herren gubernator im Burgund.²⁾

Sonst hat Beutrich sich sovill vernemmen lassen, als ob einmall der durchzug durch dise land geschechen muss, doch darbi vermeldet, wo schon mit dem ganzen houfen verschont, so wende doch das geschutz mit etlichem geschwader oder fanen reuter sambt einer anzall schutzen und den zweigen regimenten Schwytzern biss uff die burgundisch frontier durch dise land ziechen müssen; alda soll

19. Januar sich der ganz haufen mit grosser anzahl zu ross und fuss samlen und irem fürnemmen nach fortziehen.

So hat auch Beutrichts [!] geheimster diener, als er zeitungen erfragt worden, geredt, man solle nur dise acht tag gedult tragen, werd man zeitungen gnug haben, dan die sachen onmuglichen lenger zu verhalten.

So ist ouch eigentlich war, das der graff La Roche Guyon, als wirt er genant, ein Britanier, sich bei herzog Hans Casimiren haltet und des anzugs, darvor und ee die rynstromische und disslandische verbündnuss oder verglichung beschlossen angeen soll, zu erwarten bedacht. Was dasselbig für ein bundnuss, werden E. G. und G. besser als ich wissen.

Es soll genanter graff das anrit- und laufgelt uff das kriegsvolk albereit erlegt haben, und sollen sich die uffrurischen französischen land, als Picardei, Normandei, Bytania [!] und andere mer land ein monat umb den andern das kriegsher zu bezalen verglichen haben, und haben die Normander jetzt das erst gelt bezalung geton.“

Za. Zeitungen 1534—85. Cop.

1) Von den dreizehn der Stadt Basel unter dem 25. Jan. an Zürich geschickt, als „von einer vertrauten Person herrührend“. Vgl. Sammlung der eidg. Absch. IV. 2a, 704.

2) Beutterich (vgl. no. 200.) kam am 9. Febr. persönlich mit dem Gouverneur von Burgund, Grafen von Champlite (vgl. no. 174) zusammen.

10. Febr.

200. Beutterich an Malleroy.

„Monsieur! Je viens d'arriver présentement en ce lieu, selon que je vous ay mandé, et m'en va demain à Gresille¹⁾ trouver monsieur de Brissigny, de là à Nancy. J'attend icy pour le jour d'huy lettres [de] mon maistre, lesquelz donneront adresse à ce que j'auroy affaire. Je va à Nancy soubz espérance de luy trouver, mais si les lettres d'aujourd'huy me contremandent, je ne laîray d'aller à Grisille, de là à Haracourt, puis retournerés en ma maison. J'attendray de voz nouvelles avec ung merveilleux désir de conférer avec vous. Je couche ce soir à la Ville-neufve. Le gouverneur de la Bourgoigne me vient [!] hier trouver. Entant me recomande.

Le 10^{me} de febvrier 1580.

Je serés [!] le 11. 12. 13. et 14^{me} de ce mois à Nancy. Trouvévous-y. Je suis Le Chouette.

Pb. f. franç. 3902, f. 243. Cop.

1) Griselles (Côte d'Or, Arrondiss. Châtillon); La Villeneuve dürfte 10. Febr. der Ort dieses Namens im Dep. Aube, Arr. Bar-sur-Seine, Haraucourt jenes im Dep. Meurthe et Mos. Arr. Nancy sein.

201. Der Kaiser an Erzherzog Matthias.

10. Febr.
Prag

Sein Bedenken in der münsterischen Sache¹⁾. Bleibt M. bei der Absicht, das Bistum neben dem niederländischen Gubernament zu besitzen, und bei seiner vorigen Erklärung wegen des geistlichen Stands, so kann er sich der Sache nicht annehmen, wie auch das Capitel und namentlich der Papst nicht hierauf eingehen würden; M. soll dann lieber das Stift ihrem Bruder Maximilian zuwenden helfen.²⁾

Wh. Ms. 630. Cop.

1) Vgl. über die Bemühungen des Erzherz. um das Stift Münster Chmel I, 118 ff; 130 ff; Hurter, Gesch. Kaiser Ferdinands II, V, 56.

2) Vgl. Prinsterer I. 7, 354.

202. Beutterich an Malleroy.

20. Febr.
Nancy

„Je ne sçay que dire ny que penser de voz négociations, n'ayant receu aucune lettre de vous depuis celle du premier de ce mois, que Hertzog m'apportoit. Vous ne faites rien en mon absence. Je m'en vois à Genève et serés [!] dedans' 18 ou 20 jours à Montpeliard, où*) faut qu'escriviez ce que me voudrés mender, et de là l'on m'envoyra la lettre, où je les trouvera. Nous sommes telz qu'avons esté, assureé-[vous]-en. Je monte à cheval.“

Pb. f. franç. 3902, f. 213. Cop.

203. Johann Casimir an Landgraf Wilhelm.

22. Febr.
Kaisers-
lautern

Fastnachtsbesuch in Nancy mit seiner Gemahlin und mit den Grafen Albrecht und Philipp von Nassau.¹⁾ Alençon hat einen bei ihm mitgehakt und um Continuirung der alten Freundschaft gebeten. Die alte Königin sucht Alençon wieder an den Hof zu ziehen. An den Zeitungen, als sei Guise bei ihm gewesen, ist nichts; es war vielmehr dessen Bruder, der Herzog von Mene, der zu Nancy Kurzweil mitgetrieben hat.²⁾

Marb. Frank Heinr. III. 1578—84. Or.

1) Die Grafen waren schon bei der Zusammenkunft Pf. Johanns mit Guise im Herbst 1577 gegenwärtig, vgl. no. 78.

*) Im Ms. „ne“.

22. Febr. 2) Vgl. unten 13. Mai. Brantôme sagt von J. C.: „n'estant si zélé en sa religion qu'il ne fust confédéré à la Ligue dernière, au commencement de laquelle il se trouva pour un mardy-gras à Nancy, avec monsr de Guise, où ils taillèrent et cousurent force besogne ensemble.“ Dohna in seiner Selbstbiographie sucht die Beziehungen J. C. zur Ligue als „similirte“ zu entschuldigen und den Besuch zu Nancy, dem er beiwohnte, als eine blosser Freundschaftsbezeugung gegen Lothringen hinzustellen, sagt aber doch: „Die ligueurs stellten eine Zusammenkunft an zu Nanci; dahin wart M. Gn. H. auch beruffen.“ . . . Mayenne, Karl von Mansfeld und andere Ligueurs waren da, „aber es ist derselben tractation wegen einer ligu[e] nicht eins gedacht worden. Wier blieben alda vom 11. bis uf den 18. Alles zu erzelen, was zu Nanci sonsten furgangen, wolte zu viel zeit und papier wegnemen.“

22. Febr. 204. Kurfürst Daniel von Mainz an Kurfürst August.
Aschaffenburg

Gefährlicher Stand der Dinge in den Niederlanden. Wünscht eine Unterredung mit A. und schlägt eine (nach der kurf. Verein eigentlich alle 4 Jahre zu haltende) Kurff. Versammlung vor.

Dr. 7389. Or.

24. Febr. 205. Beutterich an Abraham Musculus.
Fontenay

(J. C. Absicht, die Schweiz zu besuchen. Sein eigenes Verhältniss zu Bern und zu England. Der Fastnachtbesuch in Nancy. Tag der Obristen zu Frankfurt.)

„Constituit plane illustrissimus princeps meus vel hoc vere vel ineunte aestate Helveticas civitates puriori religioni addictas visitare. Non potest autem commode, imo non potest carere mea opera. Ideo scribit ad ampliss. senatum vestrum rogatque, ut quamdiu in Bernatum ditone erit, tuto mihi liceat secum esse. Id ante sesquiannum a ser^{ma} regina Angliae quoque petiit et impetravit, quamvis infensissima mihi esset, meo merito. Scripseram enim ad ipsam literas manu mea, quibus accusabam, quod fidem defellisset. Scis autem veritatem parere odium. Si gratificabitur senatus vester principi meo hac in re, videbitis eum brevi. Sin minus, dubito, an ad vos venturus sit, quamvis Tigurinos, Scaphusianos et Basilienses visitaturus est. Per me non stabit, quo minus eo proficiscatur, si maxime com meatum denegabit senatus vester. Mitto hunc tabellarium, dedita opera, principis iussu. Proficiscor ego Genevam incommode per Burgundiae comitatum, quia non licet Bernatum regionem attingere. Fuit princeps meus his Bachanalibus Nancei, exceptus non solum, sed habitus honorificentissime. Invitaverat eum dux Lotharingiae. Aderat Meinius Guisii frater. Summa gratia discessum est; ipse Lauteream, ego Genevam. Convenient his prox-

imis nundinis Francofortensibus equitum praefecti, deliberaturi de 24. Febr. solutione. Mandatum est mihi, ut ad vestros quoque scriberem ipsisque significarem. Id facio. Quid ipsi facturi sint, haud scio. Vale, vir honorande, et rescribe.

Datae Fontenoy-en-Vange, XXIV. Febr. 1580.“

Zb. Coll. Siml. 138. Cop.

206. Beutterich an Malleroy.

24. Febr.
Fontenoy

„Je vous ay escrit de Nancy par le jeusne Buy, que je m'en allois à Genève. Je serés de retour dedans 13 jours de cestuy-cy pour le plus tard. Vous ne ferés rien près de mon herr à mon absence. Escrivez à Montpelliard, ce vouldrés; je fairé séjour à Montpelliard de dix jours, puis à Lautern, de là à Franckenfort, où noz beuveurs s'assemblent. Je ne die aultres chose, sinon que sommes telz que sçavez.

De Fontenoy, ce 24^{me} de febvrier 1580.

Le Chouette.“

Pb. f. franç. 3902, f. 214. Cop.

207. Bericht des Genfer Syndicus Roset über eine Unterredung mit Beutterich.

1. März
Genf

(J. C. Absicht nach Genf und in die Schweiz zu kommen; sein Besuch bei Lothringen; Berufung des Tossanus nach Genf; J. C. wird nichts gegen sein Gewissen und die französischen Kirchen unternehmen.)

„M^r le syndicque Roset a adverti, que hier au soir m^r Beutrich estant avec m^{rs} de Bèze et Salvart s'addressa à luy et dit qu'il ne portoit lettres de créance de m^r le duc Casimir son maistre, d'autant qu'il ne prétendoit venir en ces quartiers. Toutefois il a charge de son dict maistre de faire entendre à mess^{rs} qu'il est fort affectionné envers cest estat et désire bien fort de venir visiter ceste ville, comme aussy m^{rs} de Berne, ausquelz il a escrit, et les Suisses de la religion, Basle et Zurich.¹⁾ Désireroit seulement sçavoir, s'il y a des occasions, pour lesquelles on ne trovast sa délibération bonne, d'autant qu'il s'en déportera. L'occasion qui meut le duc Casimir est qu'ayant esté invité à ce nouvel an par le duc de Lorraine il l'est allé visiter en son païs et a esté receu

*) Am Rand: „Duc Casimir“.

1. März avec grand honneur; et n'a estre [!] traicté pendant leur entreveue d'aucun affaire.²⁾ Estant le duc retourné en sa maison et se trouvant sans affaires il désire visiter ceux qui sont de mesme religion, lesquelz il aime, et d'autant que ceste ville est comme la mère, il a bien désir de la veoir. Sur ce m^r de Bèze s'estant approché demanda au dict s^r Beutrich, quelle responce il bailloit touchant m^r de Beaumont.*) A quoy le dict Beutrich respondit, que sur les lettres qu'on luy avoit envoié il en parla au duc son maistre, lequel du premier coup fut tout pensif, tellement qu'il ne respondit rien. Quelque temps après, en ayant derechef parlé, m^r le duc Casimir dit: „Je porte telle affection à l'église de Genève que si ma personne pouvoit servir de ministre, j'y voudrois aller. Et jaçoit que m^r Tussanus soit grand personnaige, toutefois je ne feray difficulté de l'accorder, s'il m'est demandé.“ Et ainsy il tient pour résolu que si on en escrit au duc son maistre, on l'obtiendra.³⁾ Et s'estant retiré m^r Beutrich avec m^r Salvard, m^r de Bèze dit à m^r Roset avoir entendu que le duc Casimir estoit sollicité pour remuer les armes en France, mais sa résolution est qu'il ne fera jamais entreprinse contre sa conscience, et ne fera aucun exploit en France qu'en faveur des églises et par l'adveu et secours d'icelles.

A esté arresté que les s^{rs} Roset, Bernard, Varro allent [!] faire compagnie au dict Beutrich à disner et luy déclairent la bonne volonté de m^{rs} envers le duc son maistre, et que sa venue leur sera agréable. Et pour le fait de m^r le Beaumont qu'on en escrive à m^r le duc par les marchandz qui vont à Francfort; et aussy à l'université de Neustat.“

Genf. Arch. Régistres du Conseil 1580 f. 40.

1) Vgl. no. 194; 205.

2) Am 14. März teilte Beza dem Rat ein Schr. des französischen Gesandten Sancy mit, der sich über die Genfer Beziehungen Beutterichs („homme turbulent et qui incite son maistre à trouble“) beklagte und mitteilte, er habe ein Schr. Beutterichs an einen Freund gesehen, „où il fait cas de l'entreveue de son maistre avec le duc du Maine et l'exhorte de se tenir prest avec les autres reitmeistres.“ Man beauftragte Beza, den Gesandten über die hiesigen anscheinend friedlichen Verrichtungen Beutterichs zu beruhigen. Genf a. a. O.

3) Trotzdem erfolgte auf das Gesuch des Genfer Rats vom 3. März (Mb. 90/12 f. 163 Or.) eine abschlägige Antwort J. C. Ein Schr. des Tossanus an die Genfer Geistlichen, Neustadt 31. März (Genf Bibl. publ. mf. 197^{aa} II. Eich.) motivirt den Entschluss auf seinem Posten in Deutschland auszuharren ausführlich, u. a. damit: „quantum id quoque mihi incumbat, ut cum moriens Josias ille Germanicus mihi cum lachrymis la-

*) Am Rand: „Mons^r Tusanus.“

bentem ut praevidebat domum et labentes Palatinatus ecclesias commendarit, ego dum licebit tum heroa nostrum [J. C.] tum novercam viduam tum virginem sororem, quas omnibus adhibitis machinis ad defectionem elector hactenus sollicitavit, pro virili confirmem.“

1. März

208. Beutterich an Malleroy.

6. März

„J'ay fait ung petit tour de voyage, duquel je fus hier de retour assez tard, et ay trouvé trois de voz lettres en ma maison. Il est bien nécessaire que nous entrevoyons. Je partiray d'icy pour aller trouver mon maistre le 15^{me} ou 16^{me} de ce mois et prendray mon chemin par la Lorraine pour ne vous discomoder. Je ne désire pas d'entrer à Nancy, si quelque raison ne m'y conduit. Je prendray mon chemin par Haracourt et m'en yray dès icy à Fontenoy. Advisés, où voulez que nous nous voyons. Je ne passe pas loing de la maison de monsieur de Rosne.¹⁾ Et faictes que j'aye de voz nouvelles à Fontenoy pour le 16^{me} de ce mois, ear j'espère y estre, ou le 17.^{me} Je remet tout à ce temps-là. Nous sommes telz que sçavez.

De vostre maison, ce VI^{me} de mars 1580.

Je baise les mains au gentilhomme, qui désire le manteau de velours;²⁾ sa volonté s'accomplira.

Chouette.“

Pb. f. franç 3902, f. 214. Cop.

1) Chrétien de Savigny, sr de Rosne, Kämmerer Alençon's.

2) Eine nicht sicher zu deutende Anspielung, vielleicht auf Guise?

209. König Heinrich von Navarra an König Friedrich II von Dänemark.

10. März
Nérac

Wiederholtes Ansuchen um eine Synode aller Evangelischen, die einer willkürlichen Verdammung der übrigen Kirchen durch einige deutsche Theologen vorbeugen und in Deutschland zusammenzutreten soll. Der K. möge dies bei Sachsen betreiben.⁴⁾

Nürnb. Rel. Acta. 1524—1654. Cop.

1) Vgl. no. 166; ferner das Schr. Duplessis-Mornay's an den französ. Gesandten in Dänemark Danzay, 29. Febr. 1580, Mém. de Mornay (Ausc. 1824) II, 84 ff. Auf Dänemark suchten in gleichem Sinne Schr. der K. Elisabeth (19. April, Nürnb.) und Joh. Casimirs (5. April) zu wirken (Heppé IV, 217). Die Antworten des Königs an Navarra und an die Königin (13. Juni, Nürnb.) lauteten ganz nach Wunsch; vgl. über den Eindruck jener Mahnschreiben Danzay an Mornay, Hamburg 14. Juni (Mém. de Mornay II, 100 ff.); auch Hotom. epp. p. 124.

12. März
Heidel-
berg

210. Kurfürst Ludwig an Meister und Rat zu
Strassburg.

Die französische Praktik mit Uebereilung ihrer Stadt soll immer noch „sowol von Franzosen als etlichen ihnen anhangenden degenerirten Teutschen“ mit Unterstützung des Königs, Alençon's und Guise's fortgetrieben werden; zweifelt nicht, „es werden euch dieser leut practicirisch art und unersettigte gemüter bekant sein.“¹⁾ Ob sie wirklich einen des Verrats Verdächtigen eingezogen haben²⁾ und was sie sonst davon wissen? Sendet Copie eines kais. Schr.³⁾ und ersucht um den Beschluss der niederelsässischen Stände wegen der Landsrettung.⁴⁾

Strassb. Or.

1) Aehnliche Warnungen Württembergs vom 24. Febr. und 21. März ebd.

2) Die Antwort vom 23. März stellt dies in Abrede.

3) Der Kaiser an Ludwig, Prag 30. Jan. (Mb. 112/1 Or.); ein Schr. vom 12. März (ebd.) ersucht L. auf Speier und das R. K. Gericht gut Achtung zu geben. Am 29. März fordert der Kaiser die Stadt Strassburg auf, ihm die am französ. Anschlag beteiligten Deutschen ohne Scheu zu nennen (Wh. Ms. 630 Cop.).

4) Der Abschied des Landtags zu Strassburg vom 14. Febr. 1580 (Mb. 102/3 f. 91 ff.) veranschlagt das 1. Aufgebot für Oberelsass auf 3850 zu Fuss 189 Pf., für Unterelsass auf 6450 zu Fuss 319 Pf.

13. März
Kaisers-
lautern

211. Johann Casimir an Kurfürst August.

Auf ein Anbringen Georgs von Carlewitz. Freut sich, dass A. seine Entschuldigung wegen Nichterscheinens bei der Heimführung des M. Georg Friedrich¹⁾ annimmt und ihn gegenüber den Gerüchten, als stehe er in neuer Kriegsrüstung, beim Kaiser entschuldigt hat.²⁾ Hat A. die Ursache seiner neulichen Zusammenkunft mit den Obristen und Rittmeistern zu Frankenthal berichtet und bittet, auch hierüber fliegenden Zeitungen nicht zu glauben. Hat ihnen versprochen, in der französischen Schuldsache sich nicht von ihnen abzusondern. Wünscht Glück zur Reise nach Dänemark, an der er leider nicht teilnehmen kann.

Dr. 8514. Or.

1) Vgl. no. 167 A. 1.

2) Aug. an den Kaiser, Annaberg 14. Jan. 1580, Dr. 8500. Conc.

25. März
Prag

212. Der Kaiser an Kurfürst August.

Auf dessen Gutachten über die niederl. Sache vom 13. Jan. und 13. Febr. Resultat der Verhandlung mit den kurf. Räten.¹⁾ Terranova ist abgereist, die Staaten lassen nichts mehr hören und wollen durch Annahme Anjou's sich dem Haus Oesterreich ganz

entziehen. Seine Mahnschreiben voraussichtlich fruchtlos; ob ein 25. März Dep. Tag auszuschreiben, oder was sonst vorzunehmen sei?²⁾

Dr. 9310. Niederl. Sache 1580. Or.

1) Die Räte der Kurff. waren ursprünglich nach Prag abgefertigt, um sich mit dem Kaiser über das Urteil in der seit 1568 schwebenden Streitsache zwischen dem Erzbischof und der Stadt Trier zu verständigen (vgl. Häberlin XI, 256 ff.), wurden aber (auf Rat des Kf. August) vom Kaiser auch um Gutachten in der niederl. Sache angegangen und erklärten sich für Continuation der Friedenshandlung, trotz der bisherigen übeln Erfahrungen; Trier und Köln wollten sich allerdings nicht mehr dazu gebrauchen lassen, dagegen war, nach dem Schr. des sächs. Gesandten an Kf. August vom 23. März, schon zu Köln die Beziehung von Mainz und Sachsen in's Auge gefasst und Sachsen von Terranova selbst als der einzige Stand der A. C. bezeichnet worden, den Spanien allenfalls zulassen könnte. Die Sächsischen, hiegegen bedenklich, schlagen dem Kf. vor, man solle die Handlung dem R.-Ausschuss übertragen (Dr. a. a. O.).

2) A. antwortet am 13. April, er wolle seinen Mitkurff. nicht vorgreifen.

213. König Philipp II an Don Juan de Vargas Mexia. 28. März
Guadalupe

„He visto lo que dezis de la junta del Casimiro y otros coroneles en Francafort que han de haver dineros en Francia, y la resolution que entendiades que havian tomado de embiar á pedir licencia al emperador para levantar gente y yr á cobrarlos, y el passo que havian pedido al de Lorena¹⁾. Que ha sido bien haver-melo avisado, y lo será que hagais lo mismo de lo que mas dello entendiaredes.“

Pa. K. 1447. Cop. (aufg. Chiffre).

1) Letzteres bestätigt eine toskanische Depesche aus Paris vom 10. Jan. (Desjardins IV, 282), wonach Lothringen desshalb einen eigenen Courier K. Heinrich III gesandt hatte. Eine Zeitung vom 12. Jan. (Za. Zeitungen) spricht sogar bereits von der Bewilligung des Durchzugs:

214. Die Kurfürsten von Mainz und Sachsen an den 3. April
Kaiser.

Schlagen eine persönliche Zusammenkunft des Kaisers und aller Kurff. wegen des für das Reich höchst bedrohlichen niederländischen Wesens vor.

Dr. 7389. 1. Buch Zskft. zu Nürnberg. 1580. Cop.

215. Johann Casimir an König Friedrich II von 5. April
Dänemark. Kaisers-
lautern

Concordienwerk. Bittet, dem Kurf. von Sachsen, der den K. besuchen will,¹⁾ zur Einstellung der Publication zu raten und schlägt

5. April eine freie und unparteiische Synode der Evangelischen aller Nationen vor, oder, falls dies nicht zu erhalten, wenigstens Abstellung des Condemnirens und vorläufigen Religionsfrieden unter den vom Papsttum Abgefallenen. Schickt eine gedruckte Historie der A. C.²⁾ wider die Verläumdung der sächsischen Theologen, als habe Melancthon die A. C. verfälscht.

Nürnb. Rel. Acta. Cop.

1) Kf. August wollte mit dem König in Schleswig zusammentreffen und denselben vor Allem für die Concordienformel gewinnen, der K. schrieb aber im letzten Augenblick noch ab. Danzay äussert in seinem Schr. an Mornay vom 14. Juni (Mém. de Mornay II, 108), es seien seltsame Praktiken mit untergelaufen und der Kf. habe mehrmals bitterlich geweint. K. Friedrich warf bekanntlich die ihm überschickten Prachtexemplare der Concordie ins Feuer und erliess ein scharfes Verbot gegen Einführung des Buchs (Heppe IV, 217 ff; 275/6).

2) Diese Historia von der Augspurgischen Confession erschien zu Neustadt 1580 und in zweiter vermehrter Auflage 1581; der Titel nennt als Verf. Mag. Ambros. Wolfius, sie war aber von Herdessianus (vgl. no. 84) verfasst; vgl. Hepp e IV, 277.

7. April
Paris

216. Instruktion König Heinrichs III für Caspar von Schomberg.¹⁾

Da der K. Mitte Mai sich in die Bäder von Plombières verfügen will, soll Sch. von der deutschen Grenze aus vor dem 25. April berichten, ob keine Werbungen gegen den K. vorhanden sind, dann zuerst den Herzog von Zweibrücken und Casimir aufsuchen, die Unvollständigkeit der bevorstehenden Zahlung in Sachen ihrer Rückstände entschuldigen und sie zum K., der keineswegs gegen sie eingenommen ist, nach Plombières einladen; auch den Pfalzgrafen [Ludwig] kann er einladen. Dann soll er Mainz, Hessen, Sachsen und Brandenburg aufsuchen, zuerst Sachsen, dem er im Verlauf des Gesprächs die ehrgeizigen Pläne Spaniens vorstellen und an der Usurpation von Portugal deutlich machen soll;²⁾ der K. obwohl selbst ausser Gefahr wird, wie er England bereits erklärt hat, anderen mehr bedrohten Fürsten gern zu einer Schutzvereinigung („une commune bonne intelligence“) die Hand reichen und bietet dem Kf. an „d'entrer en ligue avec luy et telz autres princes de la Germanie qu'il trouvera estre plus à propos d'y adjoindre, pour la commune deffense et conservation de leurs communs estatz, qui pourroient estre assailliz par qui que ce soit, sans nul excepter;“ England dürfte wohl gern beitreten. Zeigt sich der Kf. geneigt, so soll Sch. denselben bitten die Sache bei den andern Fürsten anzuregen und ihm Verhaltensmassregeln zu geben, eventuell versuchen „de le faire entrer en ouverture des secours réciproques qui se pourroient donner entre les princes contractans“. Hessen hat ohnedies einen alten Hass gegen das Haus Oesterreich wegen der Misshandlung seines Vaters, „aussy qu'il s'est tousjours

monstré plus particulièrement affectionné à la France que nul autre 7. April
des dictz princes“. 3)

Pb. f. franç. 3902 f. 218. Or.?

1) Von dieser wichtigen Gesandtschaft Schomberg's kennt Barthold's Darstellung (Raumer, Taschenbuch 1849 p. 272) nur die dürftigen bei Beckmann, Hist. des Fürstenthums Anhalt V mitgetheilten Schreiben; Prinsterer (I. 7, 366; 404; 447) gibt ebenfalls nur ein paar Notizen. Die kgl. Beglaubigung Schomberg's bei Kf. Ludwig, Paris 7. April, Mb. 112/1 f. 113 Or.

2) Vgl. das Memoire bei Charrière III, 918 A. 1.

3) Vgl. oben p. 45; 86; 116.

217. Beutterich an Malleroy.

16. April

(Versichert seine und seines Herrn günstige Gesinnung, die trotz anderweitiger Verhandlungen nicht verändert worden ist; wünscht eine Zusammenkunft.)

„Vostre homme nous a trouvé à Haidelberg. Assuré-vous de ce que vous avons déclaré. Rien ne nous fera changer de résolution que vostre irrésolution; mais quoy qu'en soit, nous désirons demeurer voz amys. Nous avons desjà traicté et conclud, nompas [!] avec celuy que laissastes icy, mais avec l'autre que je dis estre fâché contre vous. 4) La résolution n'est point à vostre desavantage. J'aperçoy bien, où tout cela tend. Nous avons à contenter plusieurs. Cependant le but demeura tel qu'il a tousjours esté de nostre part. Partant ne vous donnez alarme peine [!], quoy que l'on die. Il sera très-nécessaire que nous veniez trouver, quand vous aurés quelque chose assuré, afin que nous mections ordre à toutes choses avec discrétion. Le temps court et l'on nous presse fort d'ailleurs pour gagner ce point que vous craignez, dont nous appercevant faisons qu'il fault. Advertisés-nous de bonne heure, quand voudrés venir, et m'assignez quelque part, afin que je ne m'esloigne; autrement vous pourriez bien faillir à me trouver en ses quartiers. Vous entendrés sans doute ce qu'avons résolu. Car celuy qui est fâché contre vous, m'a dit qu'il en parleroit à quelqu'un. Celuy qui vient avec vous demeure en ses quartiers pour nous eclaircir de près. 2) C'est en vain. Je vous prie baiser les mains à ses deulx, desquelz parlé [!] en voz lettres, 3) et me tenir en leurs bonnes grâces, les assurens que je suis prest à leurs services et mon maistre bien affectionné à eulx et à vous, comme avez assez veu et cognoistrez cy-après davantage.

Datum le 16^{me} avril 1580.

Le Chouette.“

Pb. f. franç. 3902, f. 214/5. Cop.

16. April 1) Sollte La Rocheguyon gemeint sein? Vgl. no. 196; unten no. 223 A. 12.
 2) „Celuy qui vient avec vous“ dürfte La Huguerie sein, der mit M. zugleich nach Kaiserslautern kam, die Verhandlungen mit Vignory in einem Versteck mit anhörte und nach M. und V. Abreise bei J. C. blieb (La Hug. II, 49 ff.).
 3) Vielleicht Guise und Lothringen?

16. April 218. Hieronimo Scotto¹⁾ an Kurfürst Gebhard von
 Nürnberg Köln.

(Seine ehrenvolle Aufnahme beim B. von Würzburg; dessen Zuneigung für Gebhard und ungünstige Aeusserungen über Mainz. Geht nach Prag. Versicherung seiner unbegrenzten Ergebenheit.)

„Illustrissimo et ecc^{mo} signor et principe suo colendissimo!

Se io fusse partito fuora di Norimbergo senza fare riverenzia a V. Ec. ill^{ma}, me parerebbe de essere il più discortese huomo che sia in el mondo. Et per questo V. Ec. ill^{ma} me pardonera, se io piglio ardire di scrivergli così famigliarmente, come io faccio, et tutto deriva de la mia pura et sincera servitù che io gli porto et portarò in eternum. Non restarò di fargli sapere, come io son stato alcuni giorni in Weertzpurg con la Ec. ill^{ma} del s^r vescuo et così gli ho appresentata la lettera di V. Ec. ill^{ma}, la quale gli è stata tanto carissima che più non potrei scrivere a V. Ec. ill^{ma}. Et habbiamo fatto insieme retiratamente paregge brindis alla sanità del grand valor et de l'unica buontà de la ill^{ma} persona de V. Ec. Et veramente non ho che dire nè mancho scrivere senon che l'Ec. ill^{ma} del s^r vescuo è una anima et uno corpo unito con V. Ec. ill^{ma}, et se ni [!] puòl assecurarse che è così, et mi ha parlato molto in colera de l'arcevescuo di Maganza con dirme che'l ditto arcevescuo gli domandò strettamente delli affare d [!] V. Ec. ill^{ma}, con parer ch'el se burlasse, et non altra cosa. Et ancho domandò, quanti huomini haveva mazzato il s^r Carlo suo s^r fratello; et a tutti modi il ditto archevescuo di Maganza voleva che'l s^r Carlo havisse mazzato il gigante. Et il vescuo di Weertzpurg haveva da fare assai a difendere che'l non era vera, et che il gigante non era morte, et che tutto era bosie gli possevan [!] essere referte, come anco era stata quello del gigante. Et a questa foggia si scopra gli animi cattivi. Et il vescuo di Weertzpurg diche che è huomo maligne, et ho veduto (parecci mezi sono) chel archevescuo di Maganza è huomo che si vorebbe viderse solo al mondo et poi fare belli parolle et ceremonie. Il nostro carissimo s^r principio di Weertzpurg è gentilissimo et molte honorate, et mi ha ditto che'l cavallo di V. Ec. ill^{ma} gli ha donato, è dovintato poltronissimo;

et così io gli ho donato il bello cortalde che V. Ec. ill^{ma} mi ha donato, et è venuto tanto bello et gagliardo che non si può'l desiderare de vantaggio. Gli ho ancho donato il gioannetto di Napoli, il quale sua Ec. non glo voleva accettar nè l'uno nè l'altro. Et così a la mia partenza di Weertzpurg il ditto principio mi ha appresentato al suo proprio coghe con quattro cavalli di Hongeria sotto, et poi uno de gli più belli frisoni che'l se retrovasse in la sua scuderia, accompagnato l'uno et l'altro con tanti belli parolle et honorati offerte che più non si potrebbe desiderare de la benignità di questo principio. Non mancharò di dare riguaillio a V. Ec. ill^{ma} di quanto sarà passato a la courte in materia etc. [?] Non gli scrivo per hora particolari fantastiche per essere così di camino, et per altro occasione non mancharò di far quanto si conviene a la servitù che tengo con V. Ec. ill^{ma}; alla quale humilmente mi l'inclino et fo reverentia con quella humiltà che se conviene al Schotto tanto suo suiseratissimo [!] et incadenato servitore di V. Ec. ill^{ma}. Doman mattina con l'aiuto del nostro s^r iddio me partirò di Norimbergo per la volta di Pragma. Et occorrendo a V. Ec. ill^{ma} di commandarme gla poterà [!] indretciar gli suoi dolcissimi comandamenti al s^r Gioan Battista Bosco, al quale a commission da me di fare diligenza per fare tenir il tutte a fidel ricapito. Et per non essere più noyoso per hora a V. Ec. ill^{ma} quì farò fine humilmente et mille offere et ricommande di buonissimo cuore; et senza più scriva più parole per hora, non mancharò, di quanto si mi conviene, al debito mio ad ogni occasione che se mi appresenterà. Et ancho glo farò il debito mio fuera d'occasione et al torto et al dritto. Pregandola humilmente che gla me pardona, se questa mia è mal scritta et peggio dittata, per non saper io nè leggere nè scrivere. Et che si può'l salvar, si salva. Et che male vole a V. Ec. ill^{ma}, il malangno et la mala pascua iddio gli dia, et ogni giorno et hora sia pascua per loro, et appresso di questo gli possa cascar gli stivailli. Et così sia per gli forfanti et indigne di vivere in el mondo.

Di Norimbergo, alli 16. d'Aprille 1580.

Di V. Ec. ill^{ma}

affettionatissimo servitor incadenato fin alla morte, et in conclusione eternamente, et così sia o che io sarò uno grandò traditore.

Hieronimo Scotto.

Al l'illustrissimo ett eccell^{mo} signor il sig^r arcevescuo di Colonia etc., principio suo colendissimo colendissimo colendicissimo etc.

16. April 1) Dieses merkwürdige Schriftstück lässt den Verkehr zwischen Gebhard Truchsess und dem berüchtigten italienischen Schwarzkünstler doch in einem andern Licht erscheinen als die bekannte Erzählung von dem Zauberspiegel. Denn bei dieser Reise Scottos handelt es sich offenbar um die Beziehungen Gebhards zu Julius von Würzburg, von denen weiter unten beim kölnischen Streit (1582/3) die Rede sein wird.

27. April
Prag

219. Der Kaiser an Kurfürst Ludwig.

Auf die vorgebliche Badereise des Königs von Frankreich mit 8—10000 Mann gut Acht zu geben.¹⁾

Mb. 112/1 f. 77. Or.

1) J. C. hatte am 21. April (Friedelsheim) an L. hierüber beruhigend geschrieben (ebd. Or.).

Mai

220. Caspar von Schomberg an König Heinrich III.

(Pfalz, Mainz u. a. werden Gesandte nach Plombières schicken. Die Verhandlungen der Hugenotten mit J. C. ohne Resultat. Bisherige Besorgnisse der Fürsten vor einer französisch-spanischen Praktik. Die Forderungen J. C. und der Reiter; die Geiseln und Kleinodien; Absonderung der Schweizer. Cratz zu beglaubigen.)

Seine Verhandlungen mit Zweibrücken, Kurpfalz, Württemberg, den Markgrafen von Baden und „Pfortzen“, dem B. von Speier, J. C. und Mainz haben guten Erfolg. Trotz der Warnung Lothringens vor den bei J. C. versammelten Hugenotten wollte er dem kgl. Befehl nachkommen, „quand bien il m'eust deu couster la vie, laquelle je tiendray pour bien employée, quand je seray si heureux que de la perdre pour vostre service.“ Kurpfalz, krank in Baden, wird wenigstens eine Gesandtschaft nach Plombières schicken, ebenso Mainz, Württemberg und dessen Schwager „Pfortzen.“ Sie werden keine Werbungen gegen den K., dagegen Durchzug der für den K. geworbenen Truppen gestatten. „Guitry, Clerevan et La Huguerye sont à Caiserslautern, mais ilz n'ont rien sceu gagner jusques icy.¹⁾ Le duc Jehan Cazimir, pour ne rompre avecques ceux de la religion, a envoyé à la requeste des susdictz son maistre d'hotel par devers Buch et Stein leur faire entendre ce que Guitry et Clerevan luy ont proposé,²⁾ mais ce ne sont point gens qui veullent jecter le manche après la coignée (le voiage de Flandre les a bien refroidiz), moyennant qu'ilz voyent quelque assurance et acheminement de leur payement. Argenlieu et d'autres doibvent venir aussy bien tost à Caiserslautern, mais ilz brûleront leurs bottes, si V. M^{té} s'achemine sur les frontières. Je supplie très-humblement V. M^{té} de croire que nostre voiage (sans forces) sur ces frontières vous réconcilie la volonté de touz les princes de la Germanie, auxquelz j'ay bien sceu faire gouter la confiance qu'ilz peuvent juger par là que vous avez d'eulx; et leur ay par là levé l'opinion que l'on leur avoit imprimé, que vous vous acheminez

avec forces extrêmement grandes et que les forces du roy d'Espagne sesjournoient sur les frontières pour exploicter par ensemble ung très-dangereux desseing que de longue main vous aviez trainé contre l'Allemaigne. Et je crois que ce bruict est la cause principale que l'électeur de Saxe a rompu son voiage en Dannemarch, encores qu'il fust desjà au pays de Mequelbourg.³⁾ Vostre dict voiage déplaist grandement à une partie de voz subjectz, et de fait La Huguerie a dict à l'ung des principaulx conseillers du duc de Deuxpontz, qu'il gageroit mil escus contre dix, que V. M^{té} ne feroit le dict voiage, et qu'eulx vous bailloient l'alarme si chaude que vous ne songeriez plus aux baings de Plumbières. Le duc Jehan Casimir monstre au reste vouloir accepter l'offre que je luy ay fait pour le rachapt des ostages, à sçavoir la somme de deulx centz cinquante mil livres sur la maison de la ville; mais il ne l'a peu fère sous en avoir l'advis premièrement des aultres collonelz, auxquelz il en a escript. "Könnte der K. ausser den 60000 escus des s^r Horace und den 25000 l. Rente „sur la maison de ville“ noch einen Fonds von 40000 escus für Ende des Jahres aufreiben, so könnte man die Geiseln und die (einer Million livres entsprechenden) Kleinodien, schlimmsten Falls mit den 60000 escus die Geiseln allein auslösen und mit den Renten „gratifier et obliger le duc Jehan Cazimir et son frère l'électeur en leur particulier.“ J. C. will seine Abgeordneten behufs der Abrechnung nach Paris schicken (was für den K. ehrenvoller und vorteilhafter ist). Er wird zum Landgrafen, von dort zum K. an die Grenze gehen, weil die Fürsten und Gesandten dorthin kommen, und dann erst Kursachsen aufsuchen. Bei J. C. fand er einen Abgeordneten der Schweizer, Capitän Tilman, der den Pf. von ihrem Vergleich mit dem Gesandten des K. unterrichtet⁴⁾ und um „ung descompte de leur debte“ bat; J. C. verweigerte denselben, „se doulant grandement qu'ilz se sont séparés d'avecques luy et les reistres contre leur promesse et signature, dont le dict député s'est plainct à moy. Or m'a le dict duc prié de faire entendre à V. M^{té}, qu'il ne veult bailer quittance des sommes qui seront ainsy délivrées aux dictz Suisses; ce que je ne luy ay osé refuser de faire.“ Er rät jedoch dem K. an den Abmachungen seines Gesandten nichts zu ändern, sondern sich bei J. C. zu entschuldigen. Bittet den Obersten Cratz bei Trier, Köln und L. Philipp (die er nicht aufsuchen kann) zu beglaubigen.

Pb. f. fr. 15905. Cop.

1) An K. Katharina schreibt Schomberg: „Butrich ne m'a pas célé, que son maistre fust desjà à cheval, s'il eust voulu croire Clèrevan, Guitry et La Huguerie, mais qu'il n'est pas prest de s'y embarquer, si le désespoir de son payement ne l'y fait précipiter“ (ebd. Cop.).

2) La Hug. II, 54 lässt J. C. nach der Unterredung mit Vignory nicht nur an seine, sondern auch an die kgl. Obersten schreiben, dass sie von keinem andere Bestallung annehmen sollten.

3) Vgl. no. 215 A. 1.

4) Vgl. S a m m l u n g der eidgen. Abschiede IV. 2a, 711.

4. Mai
Mark-
grafen-
Baden

221. Kurfürst Ludwig an Johann Casimir.¹⁾

Teilt Schombergs Anbringen und seine Antwort mit. Hat bemerkt, dass der Gesandte sich auch zu J. C. verfügen will; bittet um Mitteilung seines dortigen Anbringens nebst Beantwortung; ferner um J. C.'s Gutachten und um Nachricht über etwaige Kriegswerbungen.²⁾

Mb. 112/1 f. 55. Conc.

1) Ebenso an Mainz. Schomberg, der zuerst den Pf. Johann (vgl. dessen Schr. an Ludwig vom 26. April) aufgesucht hatte, brachte am 30. April seine Werbung beim Kf. und ein paar Räten an; am 2. Mai entschuldigte der Kf. sein Nichterscheinen am kgl. Hof mit seiner eignen Kur und lehnte die begehrte Sperrung der Durchzüge ab, da er sie nicht allein vornehmen dürfe. In seiner Entgegnung liess sich Sch. mit Drohungen heraus: „do aber nach der padenfahrt jemand sein hern nit wolt hochmuets erlassen, muest derselb auch gewarten, was demselben darauf begegnet; widerfuhr demselben nuhn daruber sein lohn, das möcht er im haben“. Weiter erklärte er: „da er [der König] sich je mit einem raufen muest, so wurde er dasselb ehe auf einem frembden poden als in seinem land selbst tun.“ Daneben berührte er auch die Notwendigkeit eines deutsch-französischen Bündnisses gegen Spanien (was er eigentlich zuerst bei Sachsen hätte zur Sprache bringen sollen, vgl. no. 216). Der Marschalk erwiderte, Pfalz sei bereit behufs Aufhaltung [eines grösseren Kriegsvolks sich mit den andern rhein. Kff. zu verständigen (Mb. a. a. O.).

2) Am 10. Mai mahnte der Kf. die Theilnehmer des Weissenburger Abschieds (vgl. no. 185 A. 1) zur Bereitschaft und machte dem Kaiser Mittheilung.

9. Mai
Mainz

222. Schomberg an König Heinrich III.

Auf dessen Depesche vom 26. April; „je regrette infiniment l'occasion que V. M^{té} perd de venir sur les frontières.“ Der K. möge die Badereise doch nicht ganz aufgeben, sondern auf Anfang August verschieben, wo diese Bäder so gut sind wie im Mai, und nach feierlicher Eidesleistung der Prinzen, Beamten und ersten Herren des Reichs mit den Fürsten in Nancy zusammentreffen; „car ilz n'iront pas à Metz, pour les raisons que j'escrrips à mons^r Brulart“ [nämlich: „à cause de la prétention que l'empire y peut avoir, et que la maison d'Autriche se scandalisera assez de leur voiage sans cela“]. Den Fürsten gegenüber will er zunächst nur von einer Verschiebung der Reise sprechen¹⁾ und nach dem Wunsch des K. dessen grosse Milde gegen die unbotmässigen Protestanten hervorheben. Notwendigkeit, die den Reitern des K., J. C. und Zweibrückens gegebenen Zusagen zu erfüllen; mit J. C. wird man kaum zurecht kommen „sans les 60000 escus qui sont ordonnez pour luy, veu mesmement qu'il en a eu le vent;“ ohne seine Eröffnungen wegen der Kleinodien würde sich J. C. wohl schon beklagt haben

Pb. f. fr. 15905. Cop.

1) Dies tut Sch. in seinem Schr. an Pf. Johann, Marburg 15. Mai (Mb. 112/1 Cop.), ebenso in seiner Audienz bei Mainz (dessen Schr. an

Ludwig, Mainz 20. Mai, ebd.). L. Wilhelm (dessen Schr. an Ludwig, Cassel 30. Mai, ebd.) erklärte sich zu einem persönlichen Besuch „neben Kurpfalz“ bereit, was einer Ablehnung gleichkam; das Dankschr. des Königs, Paris 12. Juni (Ma. 545/1 Cop.) teilt dann die definitive Verteilung der geplanten Reise durch die ganz ungerechtfertigte Erhebung der Hugenotten mit. 9. Mai

223. Anbringen Beutterichs bei den Geheimen der Stadt Strassburg.*)

12. Mai
Strassburg

(Enthüllungen über die Anschläge Guise's und des Pf. Georg Hans sowie über Johann Casimirs Stellung zu den französischen Parteien.)

„Dornstags den 12. Maii hora nona matutina in meinr hern XIII stuben, her Liechtensteiger, her Schötterle, her Weicker, her Molsheim, alle vier alte ammeister, her Johann Ulrich Röttl und ich.

D. Beutterich gehört. Zeigt an, S. gn. F. und H. pfalzgraf Johann Casimir hat ihm befallen, bei dem hern ammeister anzu-suchen, etliche hern von den geheimen zu verordnen oder die geheimen zusammen kommen zu lassen und denen anzuzeigen: Nachdem S. F. Gn. gestern abend brief kommen, das wider gesandte aus Frankreich vom könig von Navarra, prinzen von Condé und den französischen kirchen vorhanden; die S. F. Gn. begerten anzusprechen und sie also nit gelegenheit, zu disem mal mit mein hern selbs vertreulich zu reden, so hett sie ihm uferlegt, den geheimen in gemein oder den verordneten in vertrauwen zu eröffnen, was S. F. Gn. von den französischen practicken, so zu end nechstvergangnen sommers durch die Franzosen getriben worden, in erfahrung gebracht.

Und were damit also geschaffen, das es einmal gewüss, das es umb dise statt und S. F. Gn. zu tun gewesen und die practick darauf gericht worden. Dazu hett fürnemblich ein Teutscher, der bekant were, den er aber befelch nit namhaft zu machen, ursach gegeben und sein anlass von dem neuwen wahl genommen, den mein hern hetten vor 2 jaren angefangen zu machen. Hette dem von Guis die gelegenheit angezeigt, wie es an dem ort leichtlich zu wegen zu bringen, dieweil die statt daselbst geöffnet, und wer sein anschlag gewesen, in das sondersiechen haus oder diselb kirch etlich volk zu verstecken; dann wolt er seine leut auch in der statt ge-

*) Sp. Aufschrift: „D. Beutrichs communication aus bevelch seines hern herzog Johannis Casimiri den verordneten hern von den 13 gescheen den 18. Maii anno 1580. Daraus sich befind, das herzog Georg Hans aller darin verwarneter uff diese statt vorgewesener ahnschleg author und redlinsführer gewesen.“

12. Mai habt haben in heusern umb denselben wahl herum versteckt, die solten zu der bestimbten zeit die wacht am morgen eilends ubersfallen haben. Und hab ers also fürgeben, wann er 600 mann dasselbst hett, wolt er denselben platz wol so lang inbehalten haben, bis der nachzug kommen wer. Den nachzug hette der von Matignon haben sollen, der sein volk uf der Champanien beisamen gehabt under dem schein Commerci zu belegern. Der von Guis hett es dem könig angebracht, ihm darbei zu erkennen geben, wann er Strasburg könnte einbekommen, so könnte er allzeit leichtlich verhindern, das kein teutsch kriegsvolk in Frankreich mehr kommen könt. Er könt auch den Teutschen unru machen, so oft er wolt, damit sie dest weniger gegen Frankreich etwas dörften understehn. Der könig hett ihm die sach lassen gefallen und daruff ihm befelch geben, zu tun, was er könt. Der von Guis hette sich angenommen, als were er mit dem könig ubel zufriedn und uneins. Der könig begert ihn wider zu gewinnen und hett ihm etlich tausent franken verehrt. Das wer alles ein gemacht spiel gewesen, dann der von Guis dasselb gelt hett sollen uff die practick wenden, volk in still zu wegen zu bringen und alles ins werk zu richten.

Daruf weren uff S. Johannis mess anno 78 etliche, nemblich La Route, Beajeu [!], Sansac, du May,¹⁾ allher kommen under dem schein pferd zu kaufen; die hetten alle gelegenheit, sonderlich mit dem neuwen wahl besichtigt, und als sie die sachen etwas schwerer und gefahrlicher befunden, dann sie ihnen von dem Teutschen angeben worden, hetten sie dieselb practick und denselben anschlag, als der nit ins werk zu richten, fallen lassen*) und ein andern uffs Metzger tor gemacht; daselbst wer wenig volk umb das tor und wer nur ein hülzin gerems uber das wasser, da wer vil leichter herein zu kommen, dann gar wenig volk daselbst in der statt. Dise practick hett bei dem von Guis etwas mehr ansehen gehabt, dann des Teutschen, darum hett er disern [!] understanden nachzusetzen, und je den andern sitzen lassen. Dessen hett sich der Teutsch hernach in schriften beschwert, das er den anfang gemacht, die mittel gezeit; deren gebraucht man sich und liess ihn sitzen, darüber verlür er sein reputation und alles, was er daruff gewendet. Dieselben schreiben in originali hett er D. Beutterich in seiner hand und verwahrung.

Dem andern fürsschlag hett der von Guis begert nachzusetzen mit allem ernst; daruf wer der anschlag ervolgt, das, under dem schein in Niderland zu ziehen, sie hetten sollen den Rhein herab

*) Am Rand: „seiner anzeig nach das Neuwtor.“

zu schiff kommen an das ort, da das hülzin gerembs oder gatter 12. Mai
 über das wasser, den sie mit instrumenten zu brechen vermeint.
 Da hetten auch sollen leut inwendig versteckt sein, die porten mit
 denen, so auswendig angriffen, einzunehmen und die zu behalten,
 bis der nachtruck were gevolgt; der hette von der Champanien balt
 können, wann der boss angangen, hernach folgen. Es sei auch der
 anschlag gemacht gewesen, wenn der nachzug kommen wer, alsdan
 welten sie die Hugenotten erwürgt oder zum wenigsten zur statt
 hinaus gewisen haben.

Es were auch der von Malleroy zu seinem hern pfalzgr. Johann
 Casimir kommen, und ihm gesagt, das practicken wider dise statt*)
 vorhanden, die er S. F. Gn. eröffnen wolt, mit dem geding, das
 er D. Beutterich nichts darvon sagen solt, deswegen aber sein her
 ihn nit hören wöllen, sonder von sich gewisen, wo er nit leiden
 möcht, das es Beutterich auch wüssen solt.

Des königs verstendigste rät hetten dem könig missraten, dem
 von Guis dazu behüflich zu sein, die statt einzunehmen; dann der
 von Guis begert es nit dem könig, sonder ihm selbs zum besten
 einzunehmen; und wann es ihm durch hülff des königs solt geraten,
 so würd er an gelt, an geschütz, munition und aller notturft ein
 solchen vorrat allhie finden, das er nit allein des königs nit würd
 bedürfen, sonder würd ihm nach können den kopf bieten; könt sich
 allhie als an einem vesten ort halten und gegen Frankreich und
 Teutschland fürnehmen, was ihm geliebt. Das hett der könig zu
 herzen gefasset und angefangen hinderung zu tun, wo er könt, dem
 von Guis austruckenlich gesagt, er könt nit zugeben aus allerhand
 ursachen, das Strasburg eingenommen würd. Der von Guis sich
 dessen beschwert und gesagt, warum er ihn dann da hinein gesteckt.
 Der könig geantwort, er hett seim rat gevolgt und wer uff sein
 des von Guis anzeig gangen ohn ferner nachdenken. Daruff were
 auch ervolgt, das der könig mein hern per obliquum hett warnen
 lassen, da doch die practick schon fast offenbar gewesen.²⁾

Es wer Malleroy, als er vermerkt, das herzog Johann Casimir
 ihn nit hören wöllen, dieweil er nit leiden möcht, das er Beutterich
 der sachen wüssens haben solt, zu ihm Beutterich kommen und ihm
 gesagt, wo er ihm zusagen wolt, die sach still zu halten, wolt er
 ihm anzeigen, was sie für practicken fürhetten. Er ihm daruff die
 hand gebotten, damit versprochen, bei sich zu behalten, was er ihm

*) Am Rand, aber durchgestrichen: „dergleichen, wo es ihnen mit
 diser statt feelen solt, wider sein des herzogen person.“

12. Mai vertrauen würd. Malleroy ihm daruff geantwort, das sie etwas in Burgund understehn wolten, ob er mit in der compagnei sein wolt. Beutterich geantwort, wann es ernst wer mit Burgund, das sie etwas bestendigs wolten fürnemmen, so wolt er mit teilhaft sein, wo es aber nur umb rauben und plündern zu tun, so wolt er nichts mit zu schaffen haben; darum wolt er clar darein sehen, sonst sich nit einlassen. Malleroy ihm geantwort, sie hetten 2000 zu fuss und 500 pferd; damit wolten sie understehn, in Burgund ein lermen anzufahen und wo es nit angehn wolt, alsdann den Rhein hinab nach Niderland zu fahren, dem prinzen von Oranien zu. Dess er Beutterich befremdens gehabt, auch dem von Malleroy gesagt, es liess sich mit pferden nit also den Rhein hinab fahren, und darumb vermuttet, es würd ein französisch ubelbedacht werk sein. Wo er auch merken können, das sie etwas bestendigs in Burgund wider Hispanien anfahen wöllen, wölte er stracks seine gueter verkaufen, sein son zur Neustatt getan und sich mit eingelassen haben. Daruff Malleroy an ihn begert, mit seim hern herzog Johann Casimir zu reden, das er den am Rhein gesessnen ständen schreiben und sie versichern wolt, ihne Malleroy, wo es dazu käm, mit seim volk den Rhein sicher hinab passiren zu lassen. Welches er D. Beutterich uff sich genommen seim hern fürzubringen, wie er auch getan, mit den worten: „Mons^r, ceulx fols [?] ont une entreprinse“. Sein her gefragt, wan er köm, was er antworten solt. Er D. Beutterich ihm geraten, solte er bewilligen, damit könt man eigentlich hinder die sach kommen und erfahren, was sie doch fürhetten.

Bald daruff wer Malleroy wider zu seim herrn kommen und ihm gesagt, das gewüsse practiken wider dise statt und wider sein des herzogen person under den Franzosen vorderhand, dargestellt[,] wo es ihnen mit diser statt nit angieng, das es uber S. F. Gn. person ausgehn solt. Er Malleroy aber wolt es dahin richten, das es ihnen feelen und den kirchen in Burgund oder Niderland zu gutt kommen solt, wann allein S. F. Gn. ihm behülflich weren, uf den fall es in Burgund nicht angehn möcht, das sie sicher den Rhein hinab zum prinzen kommen möchten, welches S. F. Gn. bei den fürsten und städten am Rhein leichtlich vermöchten, wann sie denselben allein schrib, das sie sich vor ihm dem von Malleroy und sein volk nichts solten befaren, sondern sie passiren lassen; welches S. F. Gn. zu tun bewilligt, daruff ihn Malleroy zu Beutterich gewisen, der allen bevelch haben wird, das er Malleroy mit grossen freuden angenommen und sich gegen ihn Beutterich hochlich bedankt. Er wer auch uber etlich zeit hernach zu ihm D. Beutterich kommen und ein sollich schreiben an mein hern begert-

Er hett aber ihn damit abgewisen, das er selbs herziehen und mein 12. Mai hern der sachen berichten wolt.

Also were es ohnzweifelig, das die praktick wider dise stat und wider sein hern were gericht gewesen; das hett er Beutterich seither von den fürnembsten, so mit im spiel gewesen, selbs gehört, die es frei rund bekant, die auch eins teils, als Beaujeu, du May und andere, bei seim hern seither gewesen, sollichts rund bekent und uf S. F. Gn. befragen, warum sie auch seiner person nachgetrachtet, geantwort, es were einmal ihr fürhaben gewesen, dem könig zu wilfahren. Sie bekennen auch rund, und sonderlich capitaine Johannes des Daspis [?], auch der fürnemsten einer, ihr sach were ihnen von den Hugenotten entdeckt und verraten worden. Ist ihm gesagt, es sei ein capitaine Joannes zu Metz deswegen gefangen. Sagt, es sei nit diser, der sitz so wol im sattel, das ihn keiner bald herausheben werd. ³⁾

Das seie das ein, so S. F. Gn. ihm befohlen mein hern in vertrauwen anzuzeigen, wie es ein gelegenheit gehabt mit der nechst verhoffnen französischen practick. Das sei auch der rechte grund, den S. F. Gn. durch ihn D. Beutterich mit vilen hin und widerreisen und nicht geringem uncosten erkundigen lassen bei denen selbs, so die fürnembsten im spiel gewesen. Wie es auch S. F. Gn. von ihr etlichen, die seither zu ihr kommen, als der von May, so der fürnembst gewesen, und andern mehr selbs gehört.

Fürs ander aber haben S. F. Gn. ihm auch uferlegt, mein hern aus sonderm hohen vertrauwen, so sie zu mein hern haben, zu communiciren, wie die sachen jetzt mit S. F. Gn. geschaffen, das sie nemblich gesandten gehabt vom könig aus Frankreich, von seim bruder dem von Alanzon, desgleichen von dem von Guis auch, item vom könig von Navarra, vom prinzen von Condé, von den reformirten kirchen in Frankreich, welche alle ihre unterschiedliche werbungen gehabt, wie dann S. F. Gn. nächten abend brief empfangen, das wider andere unterschiedliche gesandten vorhanden, darum sie dann auch wider zu haus eilen. ⁴⁾

Und obwol die drei, Navarra, Condé und die kirchen, in effectu eins seihen oder einerlei werbung haben, so hab doch ein jeder teil seine sondere particulariteten auch, die den andern nicht sollen communicirt werden.

Nun haben S. F. Gn. solche werbungen alle angehört und den sachen, soweit derselben verstand sich erstrecken mögen, nachgedacht, was ihr als eim teutschen fürsten darin zu tun gebüren wöll.

Und befinden aus allem, das die Franzosen einmal nit rüwig ohn practicken und anschlag sein können, sonder zu tun und sich

12. Mai zu uben müssen haben, es sei innerhalb des königreichs oder ausserhalb mit andern nationen.

Wo auch ein teil, es wer welcher es wollt, der andern mechtig würd und sie im land nichts mehr zu tun hetten, sei nichts gewüssers, dann das sie ihr macht uf Teutschland wenden würden. Dann sie seien des lebens, das kein disciplin under ihnen gehalten werde, gewohnt und die, so anno 61, da es angefangen, noch kinder gewesen, die seien jetzt Männer und in solchem uben uferzogen worden. So seien die grössten herrn alle verarmbt, haben kaum das brot zu essen, werden also getrunge umb sich zu sehen, wie sie stettigs händel und unru anfahen, davon sie zu leben haben.

Also können S. F. Gn. nit sehen, wie Teutschland vor ihnen durch andere Mittel unangefochten bleiben könn, dann das man ihnen ursach gnug geb, das sie under einander selbs zu tun haben; inmittels seie man ihren in Teutschland gewüss und sicher.

Dieweil dann alle parteien, sovil derselben in Frankreich sein, umb S. F. Gn. bulen, jeder teil meint, sie uf sein seit zu ziehen, und hofft, wann er S. F. Gn. uf sein seit bring, er hab den grössten vorteil erreicht,⁵⁾ sonderlich aber die drei, Navarra, Condé und die kirchen, jeder teil abgestündert mit ihm handeln, der religion und den betragten zu guttem ein anzal zu ross und fuss in Frankreich zu führen und ihnen beistand zü tun, gleichwol jeder teil mit sonderm particulariteten und umbstenden, dieweil sie drei, unangesehen sie in principali der religion halb ein werk fürhaben, doch under sich selbs gegen einander eifern: so seien S. F. Gn. genzlich entschlossen, welches er in höchstem vertrauwen mein hern zu vermelden befelch, sich im namen gottes in rüstung zu begeben und uf 8 oder 10000 pferd hineinzuführen, desgleichen 10000 doppel-sölder, es seien gleich halb Schweizer und landsknecht oder wie es noch gerat, 4000 schützen Franzosen und andere, und uf 3000 schanzgräber, und sollichs mit sonder conditionen, auch anders und ehe nit, sie haben 150000 cronen in der hand, nit ufm papier, in verschreibung oder underpfand, sonder an barem gelt, die auch S. F. Gn. zu unterschiedlichen terminen zu erlegen zugesagt. Nemblich sollen jetzt uf Johannis 45000 cronen an eim bestimbtm ort erlegt werden, wenn sollichs und anders, was zugesagt, wirklich geleist und gelüffert, die obristen und rittmeister alsdan insonderheit nit allein S. F. Gn. als feldhern gelobt und geschworn, sonder sich verpflichtet und unterschriben, das im feld oder wan man hinkom, aus mangel gelts, wann sie den ersten monat und das anrittgelt von den 15000 $\frac{1}{2}$ empfangen, nit meuten wöllen, und sonderlich das S. F. Gn. selbs feldherr seien, weder uf Guis, Navarra,

Condé, Alanzon noch einigen menschen sehen dörf, sonder seines. 12. Mai
gefallens fortrucken und fürnemmen können, was sie werd befinden,
das ihrem intent zu wohlfart und ru dises vatterlands nottwendig
und fürstendig sei.

Darum sie dann bedacht, auch nottwendig geschütz nit allein
ins feld, sonder auch zu anderer notturft grobe stuck einzuführen,
deren sie etwas mangel; des kleinen feldgeschütz haben sie genug,
und eben das, so zuvor auch darin gewesen, dessen uf 20 stuck sie
jetzt mitzunemmen vermeinen. Sie weren aber vorhabens, acht
carthaunen auch einzuführen; an dem hetten sie mangel. Dieweil
dann S. F. Gn. nit zweifelten, mein hern würden bei ihnen die
sachen auch also geschaffen befinden und derwegen sollich S. F. Gn.
fürhaben für gott und disem gemeinen land hochnutzlich erkennen,
auch darzu gern alle befürderung, wie hievor etwan geschehen, tun,
so hetten S. F. Gn. nit underlassen wöllen, mein herrn aus sonderm
vertrauwen dessen alles zu berichten und an sie zu begeren, das werk
ihnen nit zuwider sein zu lassen, sonder S. F. Gn. die hand darin
sovil möglich, zu bieten, nit das S. F. Gn. mein hern mit fürleihung
gelts oder in andere weg begeren zu beschweren, sonder allein das
sie möchten der carthaunen zwo allhie in ihrem namen fertigen
lassen, uf das allerschlechtest ohn einig wappen, uberschrift oder
dergleichen, nur schlegt glatt, also das eine möcht uf 50 centner
halten und uf 25 lib. schwer schiessen.

Dieweil dann mein hern der ru, die S. F. Gn. disem land dar-
durch suchten, am nechsten zu geniessen, so versehen S. F. Gn.
sich, mein hern würdens desto weniger bedenken haben, die be-
fürderung darbei zu tun, dann sie es nit bei mein herrn allein,
sonder gleicher gestalt bei Nürnberg, Frankfurt und Basel auch
vermeinten zu suchen und verhofften zu erlangen, da es dann am
unvermerktesten geschehen könt; dann S. F. Gn. sonst kein mittel
wüssten, sollichs in geheim zu wegen bringen, das es nit ausbrech.
Sobald es offenbar oder allein vermuttet würd, das S. F. Gn. etwas
liessen zurüsten, so kömen alsbald der keis. Mt. ernstliche schreiben
und abmanungen, im reich nichts anzufahren, dem reich kein an-
hang zu verursachen und dergleichen, wie dann vergangnen sommer
S. F. Gn. zwei solcher schreiben von I. Mt. zukommen und erst
neulich wider eins, darauf sei widergeantwort, er were ein freier
fürst des reichs, und wo S. F. Gn. sich zur erhaltung der teutschen
kriegsleut freiheit den reichsconstitutionibus gemäss verhielten, so
verhofften sie ein gnedigsten keiser zu haben, bliben also gegen
I. Mt. in der generalitet und geben doch zu verstehn, das sie nit

12. Mai gedenken von den Franzosen sich in sack schieben oder disem land unru, sovil an ihr, erwecken zu lassen.⁶⁾

Damit dann sollichs desto geheimer zugericht werden möcht, so were S. F. Gn. ganz nachbarlich bitten und vertraulich suchen, mein hern wöllen in dem sie nit lassen; es geschehe ohn alle mein hern gefahr und costen, dann S. F. Gn. urbittig den uncosten, sobald sie abgeholt würden, zu erstatten, versehen sich also nit gelassen zu werden.

Er konte auch die hern dessen zum höchsten vorgwüssen, das S. F. Gn. sollichs in höchstem vertrauwen eröffneten, dann ausserhalb S. F. Gn. und sein D. Beutterichs niemand bei S. F. Gn., kein rat, kein secretarius, der dessen etwas, auch das geringste wort wüsst. Es würd alles durch sie beede allein gehandelt und wüsste, das nichts ausköm, dann was S. F. Gn. selbs oder er aus deren befehl andern communicirt. Er hett sein sonder protocoll, darinn verzeichnet er selbs aller gesandten werben und anbringen; die antwort und abfertigungen würden alle zwischen ihnen beeden, seim hern und ihm allein beratschlagt und durch ihn gefertigt; davon wüsste sonst niemand, darum er auch bitt, solichs desto in besserm vertrauwen und geheim zu halten und S. F. Gn. in dem nit zu lassen. Daruf von den hern allerhand wechselreden mit ihm fürgenommen:

Ob er mein, das der von Malleroy umb die practick gewüsst. Sagt, er glaub, das ers gewüsst hab; dann er müss ihm das zeugnis geben, das er sein hern lenger dann ein jar, wol anderhalb jar zuvor gewahrnt und begert, das S. F. Gn. mein hern auch warnen wolten, welches auch beschehen, und hab er D. Beutterich also [?] das schreiben an mein hern her Math. Weickern geliefert. Aber seither hab es auch an Malleroy nit erwunden, sein hern umb sein reputation zu bringen und ihn Beutterich auch.

Zeigt auch ferner an, das er einmal selbs die practicken von den fürnembsten selbs, wie eben erzelt, erfahren, die es ohn scheu seim hern und ihm besonder hin und wider erzelt, teils bei seim hern sich darmit entschuldigen und wider einzukaufen vermeint Und sei die practick erstlich in eim wald bei Harracourt und Lenoncourt beschlossen worden, da ihren nur 5 beisamen gewesen: du May, Beajeu [!], Sansac, La Route und Malleroy. May hab sollen in der execution der fürnembst sein, aber im herabzug kein namen haben wöllen. Und sei bei ihnen so ring angeschlagen gewesen, sie habens so leicht geacht ins werk zu richten, als wann sie es schon im werk verrichtet hetten.

Er hab auch zu Basel erfahren, das ein Franzos, der den hern allen bekant, lang daroben gelegen, die schiff und anders zu

bestellen⁷⁾; der hab in der herberg zum wilden mann uber dem ecktisch mit etlichen Basslern, nachdem er gehört, das sie verwandte im rat haben, für sich selbs, als sie wol gezecht gehabt, angefangen, sie die von Basel hetten allerhand händel mit ihrem bischof; sie hetten jetzt ein gutte gelegenheit vor der hand, die ding auszumachen; es wer umb ein cron 60000 zu tun, die man ihnen geb, so wöllten sie dem bischof Bruntrautt einnehmen und es ihnen denen von Basel ubergeben; sie würden mit dem bischof hernach wol zu tädigen wüssen. Das hetten ihnen die zechgesellen gefallen lassen und vermeint, es wer nit zu verabsaumen. Welches der Franzoss den andern entdeckt, die ihren anschlag darauf gemacht, und wer darauf capitaine La Route hinein gehn Bruntraut kommen, under dem schein, als ob er krank, und hab seiner knecht zu 12 zu 14 hinein bescheiden zu ihm zu kommen. Inmittels haben sie wider einen gehn Basel abgefertigt endliche resolution von den geheimen zu empfaen und wo ihnen das gelt gelüffert werden soll, zu vernennen. Als derselb dem burgermeister das schreiben gelüffert, hab sich derselb befrembdt, nichts darum gewüsst und sich verwundert, wo das herkomm. Da nun der abgesandt gesehen, das es feelen wöll mit den 60000 cronen, sei er wider zu den seinen zogen und anzeigt, das es nichts. Daraus abzunehmen, uf was geringen anlass sie dörfen ein anschlag fürnehmen und darauf practiciren, als wann es schon gar gewüss, wie in disem uf der zechgesellen privatreden geschehen. Und seie die warheit, das um der ursachen willen allein sie aus Burgund so weit sich herausgetan, das sie darnach den weg daherab genommen, nicht wider zuruck gekönt, da sonst, sobald sie in Burgund gespürt, das ihnen das boss nit angehn wöll, das man auch hieaus gewarnt, sie gewüsslich von einander würden verlossen sein.

Es sei auch im ersten des Teutschen anschlag die austeilung uf etlich örter gemacht gewesen; der, so die practick fürgenommen, hett sollen den pfennigturn einhaben, andere andere orter, den zeughof und dergleichen. Und hab Rheingraf Fritz am lottringischen hof seither zu deren eim, die mit im spiel gewesen [!]: „Herstu, lieber, wo seind deine silbere becher von Strasburg? ich wolt dir gern einen gar ausbringen.“ Das sei offentlich vor der taffel geschehen.

Es hab auch der Teutsch nit underlassen, seither andere fürschlag fürzunehmen, die auch anzubringen. Man hab ihn aber damit auch sitzen lassen; dessen hab er sich auch schriftlich beschwert, das man ihn die sachen lass anfahen und darnach darin stecken; die anschlag machen ihnen andere zu nutz, und verlier er darüber sein reputation und alles. Dieselben schreiben hab er

12. Mai alle in originali in seiner verwahrung von denen selbs bekommen, an die der Teutsch sie geschriben. Und hab er uf einmal durch ein Franzosen, den er für sein gesandten gebraucht, dreierlei widerwertige furschläg tun lassen. Erstlich sich wider den churf. pfalzgrafen gebrauchen zu lassen, da wolt er zwo stätt einnemen und demnach die besetzen und wunder würgen;*) oder wider sein hern herzog Johann Casimirn, dem könig zum besten; oder auch mit herzog Johann Casimir wider den könig, wo es sich begeben. Daher wer auch die beschreibung der sächsischen rittmeister und obristen ervolgt.⁸⁾

Bei dieser anzeig hat D. Beutterich uf der hern vermelden, das es herzog Geörg Hans pfalzgraf were, dasselb gestanden und ferner angezeigt, das er dem von Alanzon die dreierlei anbieten getan, durch den von Rhan,⁹⁾ dem das haus Türquestein zum teil zugehörig. Derselb von Rhan sei zu ihm Beutterich kommen, ehe dann er sein legation verrichtet, habs auch nacher dem von Alanzon anbracht, sei ihm vertröstung ervolgt der sachen nachzudenken. Man hab ihn aber sitzen lassen. Nichts desto weniger hab er uf die blosse vertröstung den botten mit briefen an die vil rittmeister und obristen ausgesandt, davon sein her mein hern auch geschriben; deren ein teil vor acht jaren tot. Und da er gesehen, das ihm kein gelt darauf erolgen wöll, hab er sich abermalen in schriften zum höchsten beschwert und beclagt, das er die besten und fürnembsten obristen bestellt, die im reich seien etc. Die brief hab er Beutterich all in originali in seiner verwahrung. Es hab auch einer genant Held, den er in Engelland verschickt, an ihn herzog Geörg Hansen geschriben, under anderm mit den worten: „Wann ich wider jenseit des grossen bachs wer, wolt ich E. F. Gn. allerhand weitleufiger berichten, weder mir uf dise weis zu tun möglich“, und anders mehr. Sollich schreiben hab er Beutterich auch in originali bekommen und abcopirt, dann er das original widergeben müssen. Es hab aber derselb Held seither andere schreiben an ihn herzog Geörg Hansen getan, die er Beutterich auch in seiner verwahrung. Und dieweil er herzog Geörg Hans bald zu sein hern kommen soll, so wöll er ihm alsdann die originalia einander nach fürlesen, wie er dann S. F. Gn. albereit die verba formalia aus dem vorgemelten schreiben aus Engelland erzehlt, S. F. Gn. darüber geantwort, sie glaub, er Beutterich hab ein teufel oder spiritum familiarem bei sich.¹⁰⁾

*) Weiter unten am Rand: „Germersheim, Billigkheim, die zwo stätt.“

Ist gefragt, ob der von Buy¹¹⁾ auch etwas von der practick gewüsst. Sagt, nein. Sie halten ihn für ein estourdi, für ein schwermer, der sich in alle sachen eintring, aber nichts verschweigen oder behalten könn; als er sich letstlich in diss werk auch eingetrungen, haben sie ihm 400 cronen geben pour tenir les correspondences, das ist, brief und packet hin und wider zu schicken, nur damit sie sein mit fugen ledig würden.

Gefragt, ob nit der graf von Roche-Guyon auch seine werbung bei S. F. Gn. gehabt. Sagt, ja; es sei aber gar ein abgesündert werk von dem andern allen. Er sei auch mit sonderm conditionen schon abgefertigt und beantwortet, mit ihm gehandelt und geschlossen, und hab uf sondere conditionen sein endlichen bescheid.¹²⁾ Und hab er brief von des königs geheimen rät einem bei sich im busem,^{*)} das der Roheguyon mit dem könig wider versönt und in wenig tagen zum könig kommen soll. In summa, was etwas fürnems in Frankreich, das bul umb sein hern; daher dann nit bald etwas in Frankreich fürgehn könn, dessen sein herr nit eigentlich durch diss mittel avisirt werd; dann es wöll jeder teil der liebst bei ihm sein. Das sei aber seins hern endliche resolution, das er sich keinem teil, er heiss wie wöll, gedenk anhengig zu machen, sonder wann er ihr gelt in der faust hab, das er für sich volk ufbringen und allein uber dasselb feldherr sein, das ihm auch allein verpflichtet sein soll; mit demselben wöll er das fürnehmen, so er disem land am nutzesten zu friden und ru befinden werd, nit allein den bebrangten, das das fürnembst ist, rettung und beistand zu tun, sonder auch, wie ihm von etlichen guttherzigen teutschen hern geraten würt, ein fuss zu setzen, welches das einzig mittel disen landen ru zu schaffen. Dazu sollen billich mein hern in dem geringen auch an ihnen nichts erwinden lassen, die befürderung zu tun, die ohn ihren schaden und costen geschehen könn. Das haben S. F. Gn. ihm uferlegt mein hern aus sonderm vertrauwen zu communiciren, und werden mein hern es auch in höchstem vertrauwen bei sich wüssen zu behalten, dann in höchster warheit, sovil S. F. Gn. vorhaben anlangt, kein mensch kein wüssen darvon, als sein her und er. Und was er mein hern jetzt eröffnet, so wüss er seins herrn gemüet gegen fürnemblich diser statt also geschaffen, das sie gewüsslich mein hern nichts werden verhalten und was sie tun, dahin richten, das dise statt, sovil S. F. Gn. immer möglich, vor gefar und schaden mög gewahrt sein.

*) Randbemerkung „Den brief hat er auch aus den hosen gezogen und gelesen.“

12. Mai

Sovil sein Beuterichs person anlang, was er in erfahrung bekomm, daran diser statt gelegen, sollen mein hern sich zu ihm gewüsslich auch versehen, das er es jederzeit in vertrauwen zu communiciren und zu warnen willig und bereit sei; dann ihm vil guts von mein hern widerfahren, und sonderlich in seinen höchsten nöthen mit den Schweizern haben ihm mein hern sein leben errett;¹³⁾ darum müste er der undankbarste mann uf erden sein, wann er nicht mein hern nutz fördert und schaden seines bestens vermögens warnte, das man sich doch billich zu ihm zu versehen. Ist an ihn begert worden, mein hern ein wenig zu entweichen. Daruf die hern sich underredt und dahin verglichen, ihm anzuzeigen:

Es hetten die verordneten hern sein anzeig gehört, täten gegen F. Gn. S. sich undertenig bedanken der vertreulichen und ausführlichen communication, woltens ihren mitgeheimen räten ufs fürderlichst und treulichst fürbringen, ungezweifelt, sie würden, was zu continuirung solcher vertreulichkeit dienen möchte, an ihnen gegen S. F. Gn., zu deren mein hern bissher allweg ihr sonder vertrauwen gehabt, nichts erwinden lassen. Sovil dann das begern des geschütz anlangt, solte die sach befördert und was mein hern tunlich, S. F. Gn. auch fürderlich zu wüssen getan werden. Sovil sein D. Beuterichs anbieten anlangt, und das er sonderlich meldet, das er undankbar sich selbst halten müsst, wo er nit mein hern ufs treulichst jederzeit vor ihrem nachteil wahrnt, dasetten die geordneten hern gerngehört; es solte auch mit fleiss mein hern fürbracht werden, die würden es mit allem freundlichen willen auch gern beschulden. Und betten die geordneten freundlich seim erbieten nach, was etwan fürfiel, so ihm zu communiciren nit bedenklich, sonderlich dise statt betreffend, im selben kein costen zu sparen; das würden mein hern, wo möglich, beschulden.

Ist ihm durch mich angezeigt. Erbeut sich, seim hern das freundlich erbieten zu vermelden, der werd nichts underlassen zu wolfahrt gemeines vatterlands und sonderlich diser statt. Sovil sein person anlangt, sei es in warheit also, wie gemelt, geschaffen. Was von ihm da bei mein hern stehe, das sei er mein hern schuldig, darum müsst er in undankbar sein etc. Und wann er umb weniger weitleufigkeit allein wüssen möcht, welchem under mein hern er etwan zuschreiben möcht, wolt er nichts versaumen, sovil die gelegenheit geben möcht. Ist ihm anzeigt, er kenn die hern alle, man stellet ihm heim, mit welchem, eim oder mehr oder jetzt dem jetzt eim andern, er die correspondenz halten wöll. Dessen ist er zufriden, bittet aber allein in ansehung aller umbständ sein hern in dem geringen mit den 2 carthaunen nit zu lassen, und das mein

hern gedenken sollen umb gemeines nutzen willens ein büsslin uber 12. Mai macht zu essen. Gefragt, wie bald sie wol müssten gefertigt sein. Sagt, so ehe, so besser. Man hab aber disen summer frei, das sei gewüss, sein her nemm disen summer nichts für; was gegen winter geschehen möcht, das wüss man noch nit. Sein her wöll seiner sach gewüss sein oder still sitzen, werd keinen verheissungen, verschreibungen, verpfendungen trawen, sonder den vogel in der hand haben wöllen. Er mach sich um deswillen bei Guis, bei Alanzon, bei Lottringen etc. etwas gemeiner, dann man meint ratsam sein. Es geschehe aber allein, damit man in alle ire sachen sehen mög. „Wir wüssen wol“, sagt er, „das sie uns vil mucken bringen. So geben wir ihnen ander vögel daran, lassens mit hinziehen, hören sie all, was ein jeder bringt, und sehen wir ufs gemein werk. Wann mein her gefasst, werd er wüssen, was er tun soll. Er sagts ihnen auch, wann sie ihm ihre zusagen leisten, wöll er sie alle gleich halten, das ist, sie alle zu freund halten etc“.

Strassburg, Städt. Arch. A. A. art. 733. Or.

1) Ueber Beaujeu und du Mais (Vignory) vgl. no. 182 A. 2; 196 A. 1. La Route war Gouverneur von Marsal (vgl. no. 179), Sansac wird in einem Verzeichniss der französischen Heerführer vom Herbst 1579 (Ma. 401/13) als Guise's Lieutenant aufgeführt. Der „Deutsche“ ist, wie B. unten selbst erklärt, Pf Georg Hans.

2) Vgl. Thuanus LXXIV. 20; oben no. 74; 150.

3) Das oben citirte Verz. nennt einen Hauptmann Johannes. Am 6. Nov. schreibt der Rat zu Worms an Kf. Ludwig, zu Roheguyon, Beutterich u. s. w. habe sich gesellt „Johann Hesel, ein geborner Teutscher und us dem land zu Meissen, welcher sich fur ordensperson der cron Frankreich usgibt, doch bei vielen Deutschen eines andern wandels bekant sein solle“; er wurde wegen Verwundung eines Dieners von R. verhaftet (vgl. no. 188 A. 1.).

4) Vgl. no. 220. Am 27. Mai schrieb Beutterich an Hotman (Hotom. epp. p. 119, „Zurzeae“, wohl irrig für „Lutreae“), Guitry, Clervant und La Huguerye seien hier, Sarrazin zu Condé zurückgekehrt, gestern ein Gesandter Alençon's Bellefontaine und ein Sekretär Condé's Villesaison eingetroffen (vgl. die Nachricht bei Desjardins IV, 315). J. C. hatte Strassburg am Nachmittag des 12. Mai verlassen (Botzheim an Kf. Ludwig, Strassb. 13. Mai, Mb. 112/1 f. 38).

5) Dohna schildert in seiner Selbstbiogr. mit Befriedigung den regen diplomatischen Verkehr der Hugenotten, Navarra's und Condé's, Englands und der Schweizer mit seinem Herrn und den Vorteil, den die Sache der Protestanten aus der fortwährenden Kriegsbereitschaft des Pf. gezogen habe; „so hielt ein schwert das ander in der scheiden.“ Er fügt bei: „Und wie das haus Guise die fundamenta der Ligue wollte legen, wahr ihnen niemants mehr im wege als M. gn. H. Derowegen buleten sie umb I. F. Gn. wie umb eine braut, utrum possent ipsius Cels. pertrahere in suas partes.“

6) Vgl. no. 183; 211.

7) Vgl. no. 198.

8) Hiemit dürfte die auch bei Heppe a. a. O. erwähnte „Beschreibung“ gemeint sein.

12. Mai

9) Rosne, vgl. no. 208.

10) Vgl. Beutterichs Biographie in Adami Vitae p. 286: „vulgus magiae ipsum insimulavit,“ was B. belachte und sogar zur Erhöhung seines Ansehens ausbeutete.

11) Vgl. no. 192 A. 1.

12) Vgl. no. 217.

13) Dies bezieht sich jedenfalls auf Beutterichs Marsch mit den unbotmässigen Schweizertruppen durch den Elsass im Winter 1575, vgl. p. 168 A. 2.

12. Mai
Strass-
burg

224. Beutterich an Malleroy.

(Schombergs Werbung. J. C. in Strassburg. Fortgang der geheimen Verhandlungen. Ein dem Schomberg gespielter Streich. La Rocheguyon.)

„Le feldmareschalck Gaspard de Chomberg a esté à Fridoltzheim, a passé par Deulx-Pontz, Baden, où l'électeur est, et le duc de Wurtemberg, s'est aussi trouvé à Spire, s'en va [à] Mayance et à Casselle et doit revenir par noz quartiers. Il a mesme charge partout, à ce qu'avons peu comprendre, qu'est de prier les princes et [!] visiter le roy au baings. Mon maistre a promis d'y aller, si quelque grande affaire ne l'engarde. Nous sommes venus en ceste ville pour bonnes occasions et nous en revenons chez nous à Lautern. Je ne pense pas que celuy que sçavez soit entré empartie [!] avec celuy que laissastes près de nous. Aussi suis-je comme asseuré qu'il n'en sera rien. Quoy que l'on en die, nous n'avons rien receu de La Rocheguyon. Il ne trompera personne que soy-mesme, s'il se fie. Je suis fort désireux entendre le succès du voyage de celuy qu'attendez,¹⁾ quand vous viendrez et entendrez quelque particularitez. Nostre résolution est ferme comme du passé. Faictes-en estat et présentés mes humbles recommandations à ceux que sçavez. Je vous ay envoyé la lettre, an [?] laquelle je n'entend rien. L'on a joué ung bon tour à Chomberg;²⁾ au moins il le dit; c'est que l'on a enivré quelque courier qui luy apportoit ung gros paquet de lettre du roy; puis l'on a ouvert le paquet et [Lücke] les lettres et mis aultant de papiers blanc en leur place. Il a fait démonstrance d'en estre bien fâché. Enquestés-vous-en et me mandés ce que sçavez. Il nous tâche à persuader à toute force que le roy viendra, qu'il partira le 15^{me} de ce mois icy. Cependant ou escrit de toutes parts qu'il n'en est rien. Nous n'entendons aucuns effectz des armes prinses.

La Chouette à Strasbourg, ce 12^{me} en may 1580.

L'on me trouvera à Lautern ou de mes nouvelles. Chomberg a asseuré mon maistre que Rocheguyon, lequel il disoit estre une fois [!] il avoit esté le bouffon de la court, avec le comte de

Maulevie estoit raecommodé avec le roy, par le moyen de Bassom- 12. Mai
pierre.“

Pb. f. franç. 3902, f. 215. Cop.

1) Hier ist offenbar Vignory gemeint, der von der Pfalz aus zu Guise gereist war, dessen definitive Antwort er J. C. zurückzubringen versprach; er kam jedoch nicht wieder, da, wie La Hug. II, 58 bemerkt, Guise in Folge des inzwischen ausgebrochenen Hugenottenkriegs „s'estoit refroidy“, und fiel nachmals im Sommer 1580 während der Belagerung von La Fère, vgl. Thuanus LXXII. 10; LXXIV. 20. — Die Persönlichkeiten, auf die B. im Vorhergehenden anspielt, vermag ich nicht zu bestimmen.

2) Nach der Erzählung Dohna's erhielt Sch. ein Packet, worin „lauter copert und weis papier und nicht ein einziger buchstaben drinnen,“ an der Tafel zu Friedelsheim, „dasselbst auch eine bottschaft war vom herzogen von Ferrar, der ein grossen streit hatte wegen der praecedenz mit dem herzogen von Florenz.“ Sch. hielt nach D. Meinung Johann Casimir für den Urheber des Schabernacks.

225. Der englische Gesandte Cobham an Leicester. 13. Mai

(Guise's Verhandlungen mit J. C. durch Mayenne; Bedingungen des Pfalzgrafen.)

„The duke de Meine lamenting to duke Casimir of the ill government of the realme of Francc requested of the said Casimir in the duke of Guyses name to ayde them with eight thousand reisters and six thousand Swytzers under pretence of maintayning them of the religion in peaceable state, and for performauce therof the said duke promised, that the duke of Guyse should deliver in Casimirs hands five townes in Fraunce, named Langres, Troye, Metz, Toul and Verdun;¹⁾ and if he accepted not of these, he shoulde have in pledge the said dukes children. Wherunto Casimir answered: That yf the duke of Guyse woulde be the occasion, that the reformed churches shoulde be restored to that libertie of exercise of divine service, according to the peace which was made at Casimirs last being in Fraunce, and if the churches will agree that he may enter with those succours, and if in like sorte the kinge of Navarre, the prince of Condé and the Chastillons childeren may be restored to their estates and recompensed for the injuries done by them of the howse of Guyse, then he woulde graunte the duke of Guyse request.²⁾ Wherein they made no conclusion, but passed yt over to a farther conferaunce uppon hearing from the duke of Guyse“

13. Mai

1) Nach La Hug. II, 52 hätte J. C. in der Unterhandlung mit Vignory folgende Sicherheitspläne verlangt: Toul und Verdun (da Metz doch kaum zu erhalten sein werde), Châlons s. Saône, Châlons s. Marne, St. Ménéhould und Rocroi; dass er überdies eine Verbindung seiner Tochter (geb. 1578) mit Guise's Sohn (geb. 1571) vorgeschlagen habe, lautet nicht eben wahrscheinlich, ist aber bei seiner Neigung zu abenteuerlichen Projekten keineswegs undenkbar. Das oben no. 196 A. 2 angeführte Schr. des Pf. Georg Hans spricht nur von der Ueberlassung von Metz, Toul und Verdun an J. C., die ebd. A. 1 angeführte hugenottische Schrift allgemein von „des villes en leur gouvernement.“

2) Die Bedingung eines für die Hugenotten sehr vortheilhaften Religionsfriedens führen sämmtliche A. 1 und no. 196 citirte Quellen übereinstimmend an. Dagegen ist das von Cobham berichtete Eintreten J. C. für den ihm verhassten K. von Navarra nicht sehr wahrscheinlich.

226. Johann Casimir an Kurfürst Ludwig.

23. Mai
Kaisers-
lautern

. . . . Des Königs Badereise in den Brunnen gefallen; Schombergs Werbung „nichts dan lauter brillenwerk.“ L. merkt nun selbst, dass Sch. ihn und andere mit der angeblichen Reise nur geöffit hat. Es muss etwas anderes dahinter stecken. Will Kundschaft anstellen.

P. S. hat sicher erfahren, „das der könig seinen dolmetschen, den er stetigs zu Metz helt, Praillion genant, zu gedachtem Schönberger abgefertigt und ihm uferlegt hab, demselben anzuzeigen, das er mit seinen bewusten practiken noch zur zeit einstehen und ferners bescheids gewarten soll. Was solches uf sich hat, wirdt die zeit mitbringen.“

Mb. 112/1 f. 11. Or.

227. Heinrich von Condé an Johann Casimir.

26. Mai
Trier

Seine Begleiter ersuchten ihn, sich den Nachstellungen seiner Feinde, die ihn in La Fère einschliessen wollten, zu entziehen; da ihm der Weg nach England durch Frankreich „pour la difficulté des portz,“ durch Flandern in Folge von de la Noue's Niederlage verschlossen war, liess er sich bestimmen, seinen Weg zu J. C. zu nehmen. Hat es J. C. nicht früher wissen lassen, da er Festnehmung des Boten befürchtete.¹⁾

Mb. 112/3. Cop.

1) Condé, der La Fère am 22. Mai mit nur drei Edelleuten und einem Diener Nachts verliess, schreibt am 4. Juni bereits aus Friedelsheim (Kentzinger I, 92). Sonderbarer Weise folgen auch neuere Historiker (z. B. La France prot. II, 468; Aumale II, 131) dem schon bei d'Aubigné und Thuanus begegnenden Irrtum, C. sei zuerst in die Niederlande und nach England und von da erst nach Deutschland gegangen. Näheres über die Route seiner Flucht bei La Hug. II, 55 ff. Copp. seiner Erklärung an den K. vom 22. Mai sowie der Antwort des K. vom 26. Mai Ma. 545/1; ebd. ein Schr. des K. an Schomberg vom 26. Mai, mit dem Auftrag die voraussichtlichen Werbungen Condé's zu hindern.

Der Gesandte Castelnau schreibt hierüber an Sussex (London 27. Juni), Condé habe mit einer Armee von (deutschen) Reitern gedroht: „qui est aujourd'huy la chose du monde que le roy mon mestre craint le moins; car malaysément entreroient-ils jamais en France, qu'ilz ne soient bien batuz, et peult-estre leurs conducteurs y seront les premiers trompez“; vor Allem fehle es ihnen an Geld (Pb. Moreau 720 f. 131 Cop.). Vgl. unten 29. Juni. 26. Mai

228. Schomberg an König Heinrich III.

31. Mai

(Mainz und Hessen. Die portugiesische Frage. Bellefontaine. Keine Rüstungen für die Hugenotten in Deutschland. Bezahlung der Rückstände. Aussichten für das Bündniss.)

Mainz scheint nun doch geneigt den K. persönlich aufzusuchen; der Landgraf ist hiezu bereit, falls auch einer von den Kff. kommt, und hat Mainz und Pfalz auffordern lassen, was er geheim zu halten bittet. . . . Der Landgraf lobt die Weisheit und Güte des K. „et est fort dégousté des actions et façons de faire du roy de Navarre et prince de Condé“, während er dem K. an der bisher geübten Milde festzuhalten rät. „J'ay veu par vostre dicte dépêche l'occasion du voyage du sr de Bellefontaine en Allemagne,¹⁾ qui certainement n'aura pas grande affaire (ainsi que V. M^{té} a peu cognoistre par ma dernière dépêche), s'il n'a aultre négociation que de retarder la levée que les sr de Quiry et Clerevan ont eu charge de faire.²⁾ Or parceque le roy de Navarre et prince de Condé ne peuvent ignorer le peu d'estat qu'ilz en doibvent faire, je crains bien que le dict Bellefontaine n'aye quelque aultre menée en main, si ce n'est que par ceste minne ilz veulent faire deux effects, assavoir entretenir V. M^{té} en craincte des moyen qu'ilz se vantent avoir en ce pays, et voz subjects leur adhérans en opinion que leur partie est forte et bien faite. Je puis asseurer V. M^{té} qu'en tout le pays de Hessen, pays de Brunswich, pays de Saxon et en Franconie, qui sont les pays où l'on a accoustumé de faire les levées, il n'y a ung seul home à cheval ny levé pour eulx. Le conseil du landgrave est le plus seur, auquel celuy de l'électeur de Mayence se conformera, assavoir que V. M^{té} lève par effectz aux duc Jehan Casimir et aultres gens de guerre de nostre nation le désespoir, auquel ilz sont de leur payement, et que par ce moyen ilz soyent intéressez à la conservation de la paix en vostre royaume. Guitry et Clerevan et toute leur sequelle auront peu de reistres à leur commandements, s'ilz ne les peignent sur du papier. Et s'il y avoit aultant de reistres levés pour aller en France, comme ont levés de verres et coldats [!] de vin en toutes les courts des princes où j'ay esté, non-seulement les maistres, mais toute la suite pour boir à la santé de V. M^{té}, il y en auroit plus que la Champagne ne scauroit nourrir; et tesmoigneront les gentilshommes françois qui sont avecques moy, que depuis qu'ilz ont mis le pied en Allemagne, ilz n'ont ouy dire ny préférer ung seul mot contre la dignité de V. M^{té} ny des Français qui tiennent vostre party. Vray est que l'assurance que j'ay baillé à tout le monde de l'ordre qu'aviez donné à la satis-

31. Mai faction des gens de guerre de nostre nation, y a très-bien servy. Sire, si V. M^{té} me là embarque et me fait trouver menteur touchant l'édict des procès et la vérification de la rente et les deniers du s^r Roucellai,³⁾ V. M^{té} ne me ruina pas seulement d'honneur et de réputation, elle ne me fera pas seulement perdre le moyen de vous faire service en ce pays icy à l'advenir, mais elle se causera elle-mesme ung mal dont je tins le remède pour quasi impossible.“

Der Landgraf hat mehrmals die portugiesische Frage angeregt, worauf er nicht näher einging, da er namentlich den L. durch die Entdeckung, dass man sich desshalb nicht zuerst an ihn gewendet habe, zu kränken fürchtete. Wird vor seiner Reise zu Sachsen dem L. schreiben, dass er desshalb Befehl vom K. erhalten habe, und wünscht ein ausführliches Memoire über die Lage in Portugal (da Spanien hierüber sonderbare Gerüchte ausbreitet) „et à quoy V. M^{té} en est demeuré avecques Angleterre et Venize.⁴⁾ Je ne veulx au reste fallir de dire à V. M^{té}, que j'ay sceu de bon lieu qu'à l'instance de la royne d'Angleterre le landgrave a fait sonder sous main l'électeur de Saxe de ces affaires de Portugal, mais il⁵⁾ a fait semblance de n'entendre ce que l'on luy vouloit dire. Or feray-je la guerre à l'oeil, et selon que j'apprendray de son intention par le conte de Barby, mon frère⁶⁾ et aultres, je m'estendray on restraîneray en ma proposition.“ Der K. könnte sich übrigens auch ohne Beitritt Sachsens mit den Landgrafen, Kurpfalz, J. C., Zweibrücken und dessen Brüdern und Anhalt begnügen. Sollte Sachsen geneigt sein, so wäre ihm ein Beglaubigungsschreiben an Dänemark unentbehrlich.

Ph. V^o Colbert 400. Conc.

1) Vgl. no. 223 A. 4; Desjardins IV, 315; 319.

2) Vgl. no. 198; 220; 223.

3) Italien. Bankier, vielfach für den französ. Hof tätig.

4) Ueber französische Versuche einer Annäherung an Venedig behufs gemeinsamer Bekämpfung des spanischen Einflusses vgl. Charrière III, 858 ff.

5) Der Kurfürst.

6) Ueber Burkhard von Barby (geb. 1536 † 2. Juni 1586) vgl. no. 61. Hans Wolfgang von Schönberg, Caspars Bruder (geb. 1539 † 1602), war ebenfalls französischer Pensionär und erlangte später durch seine Ernennung zum Hofmarschall (1586) massgebenden Einfluss bei Kf. Christian I. Vgl. V. König, Adelshistorie II, 997 ff.

Juni 229. Memoire Schombergs für König Heinrich III.

(Ausführliche Darlegung der Bedingungen, unter welchen Kursachsen sich zum Abschluss eines Bündnisses mit Frankreich verstehen würde.)

„Pour traicter la ligue requise par Sa M^{té},*) elle ne se peult

*) Oben am Rand: „Juni 1580.“ Das Stück ist mit der folgenden Instruktion (no. 230) zusammen unter die Aufschrift gebracht: „Mémoires

fère avec la généralité de ceulx qui y entrent, d'autant qu'elle seroit à l'instant divulguée et par trop suspecte en Allemaigne, où ce mot de ligue est très-odieulx, qui mettroit infinité de personnes en deffiance et pourroit causer avec succession de temps une contre-ligue, qui altéreroit du tout les affaires du païs. Mais pour la couvrir, comme aussi o'est chose qui ne se peult aultrement, il fault traicter particulièrement avec chascun prince, selon l'advis de A., et de ce qui sera réciproquement accordé, le retirer bien signé de leur main. Ce faisant le dict accord servira aultant et plus au roy; outre ce il ne luy sera de si grands fraiz à l'advenir, d'autant que traictant particulièrement avec l'un, il ne sera tenu que de fournir à celluy qui sera envahi ou mollesté aultant d'hommes, comme il luy en accordera. Et les faisans tous signer en une mesme ligue, le moindre assailly, il sera contrainct de leur subvenir des forces qu'il leur accorderoit en général. Et Sa M^{te} ne laissera pour cela d'estre secourru de toutes les forces que tous en particulier luy ont accordés.¹⁾

A. tient que la ligue ne se doibt ny peult fère sans y apposer une clause, à la charge que le roy entretiendra inviolablement et sincèrement l'édicte de la pacification, articles secretz et conférence de Nérac. Et ne doibt Sa M^{te} avoir opinion que ce soit faveur ou amitié qu'il porte aux Huguenotz qui luy face tenir ce langaige, ains la juste craincte qu'il a que ceste ligue traictée avec luy et par luy (lequel ou tient ennemy juré des la Huguenoterie d'Allemaigne) face naistre quelque dangereuse deffiance au cueur des Huguenotz de la France et de l'Allemaigne. D'aulture part il doubteroit fort qu'il y auroit des princes qui ne sont pas tant altérez contre les Huguenotz comme luy, qui ne voudroient entrer en ceste ligue, s'ilz n'estvient assurez du contenu cy-dessus. Et voit le dict Auguste que Sa M^{te}. n'en peult faire difficulté, attendu la déclaration qu'elle en a faicte, mesme fait cognoistre par ses derniers depportemens et l'assemblée et serment sollennel que sa dicte M^{te} veult fère avec les principaulx s^{rs} de son royaume pour l'entretènement de ce que dessus, et en outre par le pouvoir qu'elle a donné à monseigneur de congnoistre des contraventions pour punir par sa justice ceulx qui les commectront.²⁾

A. désire de fére entrer en ceste ligue avec luy le roy de Dannemarq, le marquis de Brandenburg et le landtgrave de Hesse,

envoyez par mons. Prailon au roy, environ sur la fin de may ou commencement de juing 1580." Darunter: „Se voit par là tout le secret de la négociation, selon l'advis de l'électeur Auguste de Saxe."

Juni estant besoing que Sa M^{te} face bien amplement entendre à mons^r de Schonberg, comme elle en veult user en leur endroit, affin qu'il ne face chose qui ne soit de son intention et vollunté.

Il est besoing aussi de sçavoir, quelle force Sa M^{te} désire tirer de chascun en particullier, et de celles aussi qu'elle leur veult particulièrement accorder, et soubzmettre du premier coup à la raison, affin que l'on congnoisse que Sa M^{te} y marche d'un bon pied avec un cueur descouvert, sans tirer l'affère en longueur, et sans intermission poursuivre chaudement le fil de ceste négociation. Car si on venoit à coller la voix et à tirer cest affère en longueur, l'empereur qui n'est bien avec le dict A.³) auroit temps de se recongnoistre, qui pourroit par ses practiques et menées rompre tout, de manière qu'il fault que la conclusion d'icelle se preigne avec le dict sr dans trois sepmaines au plus tard, d'autant que dedans le dict temps luy-mesmes ira trouver l'électeur de Brandenburg pour luy fère entrer; mesmes qu'il se doibt tenir une journée électorale à Noremberg dans le VIII^e d'aoust, qu'il fault prévenir, craignant que l'empereur qui y sera en personne, ne se remecte avec le dict A., ou bien que la longueur du temps ne luy face penser à sa conscience.

Pour la conclusion de la dicte ligue il est très-nécessère d'envoier ung pouvoir bien ample au dict sr de Schonberg, mesmes pour accorder quelques forces davantaige aus dictz princes, s'il en est besoing, qu'il ne se seroit contenu dans l'instruction qu'il plairoit à Sa M^{te} luy en envoier; sans grandz pouvoir il y auroit aucune restriction, d'autant que le dict sr regardera d'ensuivre de point en point le contenu d'icelle.

Il fault aussi envoier au dict sr de Schonberg une minute, comme Sa M^{te} entend que la ligue soit couchée; et si on trouvoit bon de luy envoier le traicté de la ligue d'Angleterre, il mectroit peine de se conformer entièrement selon icelle, comme il verroit estre plus à propos, pour les termes qui y sont, et remect à Sa M^{te} si elle veult fère coucher le dict traicté en latin ou non.

Le dict sr de Schonberg a besoing surtout d'une coppie collationnée du traicté qui feust signé de la propre main d'A. devant la journée de St. Barthélemy, qu'il pense estre entre les mains de mons^r le mareschal de Retz ou de mons^r de Limoges ou parmy les papiers de mons^r de Morvillier, d'autant qu'elle servira beaucoup à l'accélération de cest affère; aussi que le dict A. a demandé de la veoir au dict sr, qui luy a respondu que Sa M^{te} l'avoit encores en nature parmy ses papiers les plus secretz et importans.

Si le dict traicté se trouve, sçavoir de Sa M^{te}, si elle voudra

qu'on suive les mesmes aires d'icelle, selon les clauses et articles qui y sont spécifiez, chose qui est très nécessaire de sçavoir, d'autant que le dict s^r de Schonberg pense que le dict A. le voudra suivre.⁴⁾

Il est aussi besoing que leurs M^{tez} escrivent de leur propre main lettres honnestes au dict s^r A., portans en substance qu'elles ont congnes par les lettres du dict s^r de Schonberg la bonne vollunté et affection de S. Exc. en leur endroict, dont elles ont eues une telle joie qu'elles désirent luy corespondre en tout et par tout, et avec honnestes propos le prier de la voulloir continuer et conduire cest affère si saint à bonne fin.

Autres lettres aussi au landtgrave, par lesquelles elles diront qu'elles ont congnes par celles du dict s^r de Schomberg et par les siens [!] propres la bonne vollunté qu'il a au bien de leurs affaires, dont elles sont fort satisfaitz, et luy remectre l'ancienne corespondance d'amitié qui a esté de tout temps entre la maison de France et la sienne, devant les yeulx. Que le roy au reste a donné charge au dict s^r de Schomberg de luy communiquer choses qui importent le bien de la chrestieneté à quoy il désireroit qu'il vousist entendre etc.

Dès à présent il est besoing que Sa M^{te} face escrire toutes nouvelles à mons^r de Schomberg de ce qui se présente pour le fait de Portugal et de Flandres pour en pouvoir donner advis à mons A., affin qu'il puisse par là remarquer une vollunté saine et parfaite de leurs M^{tez} et qu'il ait occasion de leur correspondre.⁶⁾

Mons^r de Schomberg, pour fère congnoistre à A. au doigt et à l'oeil l'ambition de la maison d'Austriche et le peu de compte que fait l'empereur de luy et des autres princes de la Germanie, il luy représente devant les yeulx ses actions qui ne tendent qu'à l'entière suppression de la confession Augustane, le tout à la sollicitation du roy d'Espagne, nonobstant sa pauvreté et les desseins divers qu'a pour ce jour d'huy devant les mains son dict oncle sur la Portugal qu'il désire réunir avec le royaume de Castille, l'Angleterre et autres lieux, luy laissant à considérer ce que les dictz princes peuvent attandre de luy, si ses affères venoient à succéder; veu que pendant les plus grandz de son dict oncle, il s'oblie tant en leur endroict que de les mescongnoistre, encores qu'ilz l'aient mis au lieu où il est, et spécialement luy.

Le conte de Barby fait tous bons offices au roy envers son maistre en ceste dicte affère. Il est aussi besoing que Sa M^{te} luy escrive bien affectueusement, et le prier de voulloir continuer, comme il a bien commencé, avec honnestes propos et langaiges et promesse de reconnoissance.

Juni Il se plainct de ce qu'on luy a arresté ses terres. Il plaira Sa M^{te} en se souvenant de luy luy donner main levée, chose qui est ung peu odieulx, pardeçà ----.7)

Il est besoing que la vérification se face de l'édicte des subsides sur les procès, et de fère party là-dessuz, 8) affin d'affecter les deniers qui en proviendront au paiement des reistres et en envoyer les contractz au dict s^r de Schombergi, affin qu'il en puisse fère affournir [?]* de telle façon qu'il n'y puisse avoir faulte pour congnoistre par là sa vollunté et l'effect de la parolle de Sa M^{te}.

Le dict A. remet le dict s^r à quinzaine pour luy donner résolution de tout pendant ce temps. B. le doibt trouver et communiquer avec luy de la dicte ligue, en laquelle le dict A. le veult fère luy-mesme entrer. Cependant il fault tenir cest affère si secrette qu'on n'en sçache rien, d'aautant qu'elle seroit très-suspecte au C.9)

A. est tout résolu à la dicte ligue, pourveu que Sa M^{te} ne face aucune chose approchant de la St. Barthélemy, et tient qu'il fault tenir la foy promise à ses subjectz spétialement.

Remonstrer à mons^r Brullart, comme mons^r A. avoit esté adverty de la distribution des II^e ---- avant qu'il vint jamais en Allemaigne, pour la voie des advis de Rome; à quoy il fault parcy-après pourveoir que rien ne soit escarté. [?]

Aux forces que A. demandera, il ne voudra aucune cavallerie françoise, mais des gens de piedz seullement et quelque nombre de reistres.

Il se fault résouldre, qu'il ne voudra conclure la dicte ligue, si l'intention de Sa M^{te} n'est d'y comprendre le roy de Dannemarq.

Que surtout Sa M^{te} ne perde ceste occasion, qu'il fault suivre avec dilligence sans rien différer, dont deppend le repos de la France et l'augmentation de la grandeur de Sa M^{te}, qui suivra cest affère de bien près. Si quelcuns des subjectz du roy s'oublieroient tant que de voulloir fère lever pardeçà, mander à mess^{rs} les conte de Barby et de Schonberg, quelles forces Sa M^{te} voudra qu'ilz lèvent, et leur envoyer plain pouvoir à*) mon dict s^r de Schonberg et ---- au dict conte.¹⁰⁾

S'il est question de fère passer mons^r de Schomberg en Danne-marq, il luy fault donner des moiens, si l'argent n'est content,

*) Durchstrichen: „car sans cela il se trouvera abboyé de tous costez.“

**) Durchstrichen: „deulx, qui trouveront moiens de faire les avances [?] jusques à la frontière sans les assurances de Sa M^{te}.“

faire que Rosselai luy face une promesse de sa main de luy paier ce qui luy sera ordonné par Sa M^{te}.

La journée électorale se doit tenir à Noremberg le 24^e d'aoust, plus pour advizer aux affaires du Païs-Bas que autres choses, desquelles le roy d'Espagne se remect sur eulx, pour les obliger d'aautant à luy.

Il fault sur tout que Monsieur s'abstienne de s'entremectre des affaires du Païs-Bas etc.

Sur le fait des levées le duc de la Petite Pierre et le conte Charles de Mansfeldt l'aisné ont donné assurance à infinité de gentilzhommes de leur trouver soldatz pour Monsieur, s'aidans de son nom frivollement, qui tourne au recullement des affaires du roy, à quoy il est besoing fère pourveoir par Monsieur, affin qu'il leur en escrive bien aigrement.

Il faudroit que le roy s'acheminast aux baings de Plombières au commencement d'aoust et qu'au plus tard il fust à Nancy [et?] sur les frontières de Lorraine enver le dix^{me} du [dict mois] pour y ouïr les princes qui le viendroient veoir, et en advertir le landtgrave, le duc Jehan Casimir *) de sa venue par lettres.

Remonstrer au roy les bons offices que font le chef du conseil de la chambre et le secrètère d'estat de monsieur le duc, **) affin qu'il pl[aise?] à Sa M^{te} envoyer deux chaisnes d'or, l'une de III^c escuz, l'autre de II^c, pour leur fère présent de la part de Sa M^{te} lors la ligue sera arrestée et rédigée par escript.

Considérer aussi le grand maréchal de l'électeur de Branden-[burg], auquel Sa M^{te} a cy-devant accordé XV^e livres de pension, lors qu'il retourna de Pollongne, dont il n'a sceu estre païé jusques icy, pour luy faire tenir quelque deux années; ¹⁴⁾ si l'argent ne se tient comptant et que Roscellai en veuille fère sa promesse à mons^r de Schomberg, le dict s^r trouvera moien de luy fournir pardeçà, espérant par ceste voie l'obliger à continuer de fère service à sa dicte M^{te} et spétialement en cest affère.

De ceulx qui entreront en ceste ligue, ***) A. ne sçaurroit trouver que bon de Sa M^{te}, qu'il face en[trer] en la dicte ligue le s^r conte Palatin, et s'il luy plaist d'y en appeller encores d'autre, il le remect à son option, d'aautant qu'il ne sera allié avec

*) Dazwischen durchstrichen: „le duc de Deux Pontz, le m^{te}“.

**) Am Rand von anderer Hand bemerkt: „Doctor Hartmannus“.

***) Durchstrichen: „A. ne se donne peine [de ceulx — ligue], veu que S. Exc. est du tout disposée de passer outre, que Sa M^{te} y peut compr, [!] et que chascun s'oblige en son particulier; il le remect.“

Juni les autres p[rinces?], mais seulement avec le roy; chascung sera pour son [particulier] et dieu pour tout.“

Pb. Vc Colbert 400. Conc.

1) In seiner Antwort auf das Memoire (St. Maur des Fossees 6. Juli) ist der K. hiemit sowie mit der Beziehung Dänemarks, Brandenburgs, Hessens und des Pfalzgrafen („s'il y veult entrer“) einverstanden. Pb. a. a. O. Or. Beiliegend eine Formulirung des Vertrags.

2) Diesen Punkt wünscht die kgl. Antwort beseitigt zu sehen; sollte A. darauf bestehen, so soll die Erwähnung des Edikts (vom J. 1577 und „ce qui en deppend“) nur zum Beweis der Friedensliebe des K., der es halten wolle, solange seine Untertanen ihm den schuldigen Gehorsam leisten, geschehen.

3) In der Tat macht der damalige Verkehr zwischen August und dem Kaiser nicht den Eindruck jenes gegenseitigen Vertrauens, das uns nach der Prager Reise des Kf. 1581 und auf dem folgenden R.-Tag entgegentritt. Der Kf. teilt am 17. Juni dem Kaiser von der (am 11. Juni erfolgten) Werbung Schombergs nur den ersten unverfänglichen Teil (die Bade-reise des Königs betr.) mit.

4) Der K. schickte ein Concept nach dem Vertrag Karls IX mit England (vom Jahr 1572) und die besondere Vollmacht zum Abschluss des Vertrags. Der Vertrag (mit Sachsen) vom J. 1572 hatte sich nicht gefunden; vgl. p. 88 A. 2; no. 237.

5) Kgl. Antwort: ist geschehen. Beiliegend Copp. der Schr. an Sachsen und Hessen.

6) Kgl. Antwort: ist geschehen. Ein „mémoire pour le fait d'Angleterre et de Portugal“, nach einer Notiz vom Sekretär Sch. am 5. Juli zu Leipzig empfangen, ebd.

7) Antwort: der K. und seine Mutter stellen dem Grafen spätere Befriedigung seiner Forderungen in Aussicht.

8) Antwort: das erste soll besorgt werden; das zweite zunächst nicht möglich.

9) B. ist Brandenburg, C. der Kaiser.

10) Antwort: der K. behält sich dies vor, bis er über die Absichten der Hugenotten mehr im Klaren sein wird.

11) Antwort: Sch. soll nötigen Falls die Ketten, für die kein Geld da ist, die Summe für den Marschall „Georges de Blancquenbourg“ und die Kosten seiner dänischen Reise auslegen. — „Dr. Hartmannus“: Hartmann Pistoris, seit 1576 Mitglied des Collegiums von „sonderbaren“ Räten (J. Falke, die Gesch. des Kf. August in volkswirtschaftl. Beziehung Leipz. 1868, p. 23; Adami Vitae p. 163).

Juni 230. Entwurf einer Instruktion für Schomberg.

Schomberg hofft mit den 200000 Franken, die er Casimir angeboten hat, die Geiseln und die Kleinodien zu lösen. Als Ort der Verhandlung mit den Abgeordneten Casimirs und seiner Reiter ist Paris unbedingt festzuhalten, wo man sie leichter dazu bringen kann ihre übertriebenen Ansprüche auf das Mass der Bestallung der kgl. Reiter herabzustimmen; im Notfall kann sich der König auf die Provinzen, die die Zahlung auf sich nehmen wollen, eventuell auf die Entscheidung eines R.-Fürsten berufen. Dies wird ihre Neigung den Hugenotten zu dienen vermindern, die bisher im Ver-

trauen darauf, dass der König es doch zahlen müsse, unmässige Bestellungen gegeben haben; „un mois d'appointement d'un colonnel des Huguenotz couste aultant que quatre de ceulx du roy.“ Sch. hofft die Ankunft der Abgeordneten in Paris hinausschieben zu können. Das Vorgehen des Herzogs Georg Hans „de la Petite Pierre“, der, den Namen Monsieur's missbrauchend, an dessen Oberste, wie Karl von Mansfeld und Reinhard Dalwich geschrieben hat, ist für den K. sehr nachtheilig. Man muss sagen, die 60000 escuz des „s^r Rozelay“ seien für die Lösung der Kleinodien, die 25000 livres Rente für jene der Geiseln bestimmt, und die Pässe [für die Abgeordneten] gleich schicken.

Pb. Vc Colbert 400. Conc.

Juni

231. Pfalzgraf Georg Hans an die Geheimen der Stadt Strassburg.

4. Juni
Pfalzburg

Condé und Roche-Guyon sind bei J. C. in Friedelsheim, Malroy hier angekommen. Caspar von Schönberg soll gegen 900 Pferde zu Rothenburg beisammenhaben. Will selbst zum K. von Frankreich, um eine Gefährdung der Grenzen abzuwenden. Seine Räte werden inzwischen mit den Geheimen, denen er seine Landschaft empfiehlt, gute Correspondenz halten.

Str. Or.

232. Instruktion der Geheimen der Stadt Strassburg für ihre Abgeordneten.

6. Juni
Strass-
burg

Danken J. C. für das vertrauliche Anbringen Beutterichs. Ihre Correspondenz mit dem Kaiser, dem sie als einziges Mittel gegen die französischen Bedrohungen die Recuperation der drei Stifter bezeichneten, aber das, was sie von Pf. Georg Hans wissen, nicht zu eröffnen wagten. Schon ao. 74 hat G. H. der Stadt mit Frankreich gedroht und seitdem offen geäussert, Strassburgs Eroberung sei ihm, wenn er wolle, ganz sicher; ähnlich sprachen schon vor 3 Jahren die Rheingrafen. Der Zeugmeister des Neubaus floh, als die Geheimen ihn verstrickten, zum Pf., der ihn bei sich behielt und wiederholt zwischen Obrigkeit und Bürgerschaft und innerhalb der letzteren mit Hülfe eines Rheingrafen Misstrauen zu erwecken suchte. Hoffen auf einen durch J. C. zu vermittelnden Ausweg; sonst sehen sie sich einmal genötigt, G. H. sein unfürstliches und offen gesagt für ihn selbst schimpfliches Benehmen vorzuhalten und sich dagegen sicher zu stellen. Erbieten sich die 2 Karthaunen (wenn irgend möglich) hier oder in Frankfurt fertigen zu lassen.

Str. Conc.

233. Anselm Stöckhl an Herzog Wilhelm von Baiern. 11. Juni Augsburg

Herr Philipp Fugger hat ihm angezeigt, der Kaiser habe den Staaten auf Anmutung des K. von Spanien wieder eine Friedenstractation angeboten; „item der pfalzgrave Casimirus sei ermelten

11. Juli konigs pensionarius worden, welcher auf den von Alanzon mit ainem starken raisigen zeug und fuessvolk ziechen solle, da er sich umb die Niederland und zwar in denen sich zu impatroniern annemben wollt.“¹⁾ Ferner, da der K. von Frankreich unter dem Vorwand des Bads nach Lothringen und weiter mit 10000 Mann und mehr zu kommen beabsichtigte, „sei hingegen ein practick auf der hand haimlich aus verordnung der kais. Mt. bei etlichen chur-, fursten und stetten gewesen, das er bald wär ausgeriben worden“; er habe es gemerkt und von seinem Vorhaben abgelassen. Man fürchte einen Einfall des Polen in Deutschland, aus Anstiftung des Türken.

Ma. 231/11 f. 118. Eigh.

1) Diese von dem bairischen Agenten mitgeteilte Zeitung, die wie wir noch sehen werden selbst bei protestantischen Fürsten' Glauben fand, war keineswegs völlig aus der Luft gegriffen; J. C. hat wirklich, wie er in seinem sog. Tagebuch bemerkt, wiederholt mit Spanien Unterhandlungen geführt. Von dem Anerbieten Spaniens, worauf L a Hug. I, 444 die Königin von England kurz nach dem Tod Kf. Friedrichs Bezug nehmen lässt („ayant refusé [J. C.] une si belle pension d'Espagne“), fand ich sonst keine Spur. Dagegen erfahren wir durch J. C. und ein Schr. des Gr. Johann von Nassau an Oranien vom April 1581, dass auf dem Kölner Congress 1579 darüber beraten wurde, wie man J. C. in spanischen Dienst bringen könnte (Prinsterer I, 7, 540). Im J. 1580 finden wir Beutterich in vertraulichem Verkehr mit dem Gouverneur von Burgund (vgl. no. 199; 200; Prinsterer I, 7, 302). Weiteres unten beim J. 1581. Dohna bespricht diesen Punkt wiederholt in seiner Selbstbiographie: „Dis mus ich aber melden, das graff Johan von Nassau der elter eine lange zeit in dem schentlichen wahn gewesen, als weren I. F. Gn. und alle derselben diener, sonderlich aber ich und Beutterich, durch spanische largitiones corrupiret, quo mendacio nullum potest esse maius.“ Und später, wo er von den Bemühungen der Guisen spricht, J. C. durch Beutterich, „qui erat moderator et director omnium consiliorum arcanorum“, dafür zu gewinnen, dass er sich nicht gegen die Ligue gebrauchen lasse: „I. F. Gn. hatten racione religionis et pro amore erga rempublicam nichts weniger im willen als sich in eine solche bluttlige umb eines schnoden geldes willen (dan der könig von Hispanien lies I. F. Gn. durch den gubernator von Burgunt in höchster geheimb anbieten jerlich 60000 ducaten, dafür I. F. Gn. zu nichts sollen obligirt sein als still zu sitzen und weder vor noch wieder die ligue sich lassen gebrauchen) zu begeben, gott, die religion, die freiheit des vatterlandes und sich selber zu verrathen. Aber die weil I. F. Gn. sonsten nicht viel mittel hatten sich zu maintainiren, so musten sie dergleichen tractaten sich auch zu nutz machen, sich wider meniglich verfolgung umb soviel mehr zu versichern. Simulirten derowegen und hielten die internuncios fast 3 ganzer jahr uf, das sie nicht wusten, woran sie wahren.“

11. Juni
Prag

234. Hegenmüller an Wilhelm von Baiern

Man weiss bei Hof nicht anders, als dass die Zusammenkunft des Kaisers und der Kurff. auf Bartholomäi zu Nürnberg stattfindet; der Kaiser soll beabsichtigen, etliche benachbarte Fürsten, worunter M. Georg Friedrich, der Pf. zu Neuburg und vielleicht auch Würzburg, zu beschreiben. „Man verhofft vil guets auszurichten“.¹⁾

Ma. 230/2 f. 191. Eigh.

1) Diese Nürnberger Zusammenkunft (vgl. no. 229), ursprünglich durch die niederländische Frage veranlasst, verursachte bei den Reformirten grosse Aufregung durch das Gerücht, Kf. August wolle daselbst die zwangsweise Einführung der Concordienformel bei sämmtlichen evangelischen R.-Ständen durchsetzen (Heppe IV, 364 ff.). Eine Voraussetzung, die bei den an die Publication der Concordie sich knüpfenden Meinungsverschiedenheiten ihrer eignen Anhänger (vgl. ebd. p. 221 ff.) und namentlich bei der entschieden ablehnenden Haltung Dänemarks (vgl. no. 215 A 1) keine Wahrscheinlichkeit hat. — Höchst abenteuerliche Gerüchte vom Nürnberger Tag in dem Schr. Oraniens bei Prinsterer I. 7, 461; schon am 22. Jan. 1580 schrieb Zündelin an Camerarius aus Venedig: „comitia Germanorum Romana aula promittit, quibus Caesar omnia ex pontificis et Hispanorum sententia si non perficiat, tentet certe“ (Bm. Coll. Cam. XXI. 159).

11. Juni

235. Gebhard von Köln an Daniel von Mainz.

16. Juni
Linne

Meldet, dass eine Anzahl wohlgerüsteter und bemannter Schiffe, von Holland und Seeland kommend, sich zwischen Neuss und Köln, auch weiter hinauf gelegt haben; der eine Capitän zeigte zu Kaiserswerth eine Bestallung Oraniens, in welcher neben andern Potentaten allen Reichsständen Sicherheit versprochen war, und leistete eidliche Caution. Störung des Handels und sonstige Gefahr, welche diese Kriegsschiffe verursachen.⁴⁾

Wm. Milit. 4. Or.

1) Diese fünf Schiffe („Ausleger“), die von Köln aus rheinaufwärts streiften und nach den von Graf Johann von Nassau und den unirten Provinzen ausgefertigten Bestallungen den Rhein sperren sollten, verursachten einen von den vier rheinischen Kff. beschickten Tag zu Coblenz (24. Juli bis 5. Aug.). Da die Capitäne in Köln den Gesandten der Kff. erklärten, dass „one kraut und lot si nicht zu weichen gedechten“, die Capitäne bei Ruprechtsegg sogar das Schr. nicht annahmen und drohten weitere Briefe „an unehrliche örter zu wüschen und wider zuezuschicken“, schritt man zur Exekution; am 25. Aug. fuhren die Kriegsräte und Soldaten von Coblenz ab, aber schon am 26. zu Bonn traf eine Mitteilung Jülichs ein, die Schiffe seien auf sein Ermahnen vermöge kais. Befehls zurückgegangen. Die Stadt Köln hatte sich neutral erklärt und dem einen Capitän sogar ein Zeugniß seines Wohlverhaltens ausgestellt. Kf. Gebhard erhielt Nachricht, dass die Niederländer die Aufnahme einiger von den Gaffeln gewählter Protestanten in den kölnner Rat (vgl. Ennen V, 329) und die Einführung des Calvinismus erzwingen sollten. Johann von Nassau, von Kf. Ludwig persönlich zur Rede gesetzt, entschuldigte sich und liess die Schiffe durch einen Diener zum Abzug auffordern. Vgl. Corresp. und Protokolle hierüber Wm. a. a. O. Der kurpfälz. Vorschlag, eine Landesrettung für die Lande zwischen Rhein und Mosel einzurichten, erregte bei Mainz die Besorgniss, Kurpfalz wolle J. C., Reichard, Georg Hans u. a. in den kurf. Kreis bringen (Memorial für einen Abgesandten an Trier, 1. Juli, ebd. no. 3).

236. König Philipp II an Don Juan de Vargas Mexia. 17. Juni
Badajoz

„Lo de la leva de la gente del Casimiro sera bien que procureys entender en lo que para, y lo que havrá tratado con el el coronel

17. Juni *que dezis que de ay se le embió, y lo aviseys con todo de mas que se offresciere tocante asto.*

Pa. K. 1447. Cop. (aufgel. Chiffre).

237. Schomberg an König Heinrich III.

18. Juni (Verzögerung, Bedingungen und Vorteile des sächsischen Bündnisses; Dresden Geschenk für den Kurfürsten und dessen Gemahlin.)

Der Kf. hat seine Entscheidung verschoben,¹⁾ aus Gründen, die nur mündlich mitteilbar, aber durchaus überzeugend sind. Die sächsischen Räte haben bei der Durchsicht der vor der Barth-Nacht in dieser Sache gewechselten Schriften Briefe des Landgrafen und des Pfalzgrafen gefunden, die dem Kf. damals jedes auswärtige Bündniss durchaus widerrieten, so dass der Kf. besorgt auch jetzt von den anderen Ständen allein gelassen zu werden. Er hat freilich damals jene beiden Fürsten umgestimmt und ihre Erklärungen dem Kf. in Copie mitgeteilt, aber diese finden sich nicht und müssen durch den hugenottisch gesinnten Cracau auf die Seite gebracht worden sein, wie auch die neulich von ihm erwähnte Antwort des Kf. an den K. Bittet diese Schriftstücke aufsuchen und ihm sofort zukommen zu lassen; „il fault nécessairement, si mons^r Brulart ne les a, qu'ilz soient ès mains de mess^{rs} le mareschal de Retz ou de Limoges ou parmy les papiers de feu mons^r de Morvillier.“ Im Fall eines Bündnisses will der Kf. dem K. 200000 Taler zusagen, „au cas que V. M^{te} vienne à estre assally de quelqung,“ wogegen der K. das Doppelte versprechen soll; beide Summen sollen zu Händen eines Dritten erlegt werden, eine Bedingung, die sich hoffentlich beseitigen lässt. Ferner wünscht der Kf. die gegenseitige Zusage, kein anderes Bündniss zu schliessen, ohne den Mitcontrahenten auszunehmen; „et à ceste occasion il veult contracter le premier, affin que le traicté d'entre vous deux vous oblige à ce que desus.“ Doch sind ja die übrigen deutschen Contrahenten „une mesme chose et ung mesme corps avecques luy et le contrepoix et opposite de la ligue de Landsberg, laquelle est à la dévotion du roy d'Espagne.“ Ferner will der Kf. das Reich, den Kaiser, die Kff. und Fürsten, mit denen er schon verbündet ist, vorbehalten, was ganz unerheblich ist. Die andern Forderungen wird der K. durch Praillon erfahren haben. Rät zur Sendung eines kostbaren Diamantrings für den Kf., „lequel je ne luy présenteroy pas qu'alors qu'il auroit signé la ligue“, und einer Kette mit Edelsteinen für die Kurfürstin, „qui peult tout en son endroit et ne peult oublier l'injure qu'elle tinst luy avoir esté faicte à cause de sa fille.“ Ein Bündniss mit dem Kf. sichert bei dessen Autorität dem K. das übrige Deutschland; das Haus Oesterreich und Savoiën haben wohl empfunden, „de quelle affection il embrasse les affaires de ceulx qu'il fait profession d'aymer. . . . L'électeur de Saxe approuve fort la résolution que le duc Jehan Casimir a prinse de vous aller trouver, si veniez sur les frontières;“ Spanien und die Hugenotten werden freilich dagegen arbeiten.

Pb. V^c Colbert 400. Conc.

1) Die kurf. Antwort auf Sch. Werbung, Dresden 18. Juni, betont bei allen Freundschaftsversicherungen die Unruhe im Reich über das Gerücht von der Badereise, stellt den „ändern Potentaten“ betreffend Alles Gott anheim und lehnt das Bündniss unter Hinweis auf die Verpflichtung gegen Kaiser und Reich entschieden ab. Pb. a. a. O. Cop. (deutsch mit frzö. Uebersetzung). 18. Juni

21. Juni
Birkenfeld

238. Beutterich an Malleroy.

(Ist mit J. C. im Bad. Stand der Verhandlungen mit Guise und andern. Pf. Georg Hans; dessen angeblicher Anschlag gegen J. C.)

„Mon maistre et moy avons esté saisy d'une mesme maladie en mesme temps, de laquelle dieu nous a délivré. Nous sommes présentement icy, trouvant [!] des eaues aigres, et nous donnons du bon temps. Vous nous trouverés, où avez accoustumé de venir, sur le commencement du mois de juillet. Je vous avois mandé que me donniez assignation aillieurs à cause des aultres Welsches, lesquelz se sont présentement retiré à Franckenthal. Je ne doute aucunément que celuy qu'avez si longuement attendu,¹⁾ n'ait de grandes traverses, qui l'empeschent de fère tout ce qu'il voudroit, pour faire demonstration plus ouverte de son intérieure. Nous n'avons pas hasté aussi estant dieu-mercy bien à nostre ayse. Nous avons accordé avec celuy qui est passé secrètement, comme avez entendu par monsieur de Buy; mais les choses sont encores mal prestes à mon jugement. Je vous prie de retirer toutes les lettres que pourrez de celuy qu'estoit tant eschauffé à fère le voyage en court; lequel nous avons mandé pour nous venir trouver à Lautern; il ne fault pas s'y trouver.²⁾ J'ay compassion de ses follies; dieu le face sage. Assuré-vous gens de bonne volonté, laquelle ne chongera aysément, s'il ne nous en donnent très-grandes occasions. Ce que je crois pas, combien que l'on me mande de rechef cela estre vray, que je vous ay monstré en ung advis de Paris, qu'il livreroit mon maistre vif ou mort. Bon nous avertit aussi journellement des propos que La Route³⁾ tient de nous venir trouver dedans Lautern. Je vous prie de vous informer de ce qui en est. Cela ne sert en rien et vouldroit mieux ne tenir ses propos. Vous entendrés le surplus à vostre venue. Je me recommande à celuy qui a esté en mon [Lücke] et à celuy qui m'a fait manger des bons brochetz. Adieu.

De Birckenfeld, ce 21^e juing l'an 1580.

La Chouette.“

21. Juni

- 1) Vignory.
- 2) Pf. Georg Hans, vgl. no. 231; 242. „Celuy qui est passé secrètement“ könnte Condé sein.
- 3) Vgl. no. 223 A. 1.

28. Juni
Lützel-
stein

239. Pfalzgraf Georg Hans an die Geheimen von Strassburg

Teilt ein Schr. von J. C. nebst Antwort sowie den Auszug eines Schr. an den Kaiser mit, „daraus ihr verhoffentlich abnehmen werdet, wie treuherzig und gut wir es gemeinen. Dieweil wir dan mehr als überflüssig berichtet worden, das wir uns und ihr sonderlich euch wol vorzusehen, dan auch wo wir selber wolten, uns mittel an die hand zu geben, innerhalb vierzehn tagen von etlichen gepotten: nun seind 24 stunden in tag und nacht und deren viel in einem jahr, und ist die verretei so gross, das furwar ir wol aufzusehen habt.“ Hätte gern weitläufiger als der Feder zu vertrauen mit ihnen geredet, kann aber zur Zeit nicht abkommen. „Das französische fursten in euerer statt gewesen sein, euch nit zu gutem, das ist gnugsamb am tag. Ob es clar in euerer statt sei, das weis unser herr gott. Es ist von nöten, das man sitsam, verstendig und doch sorgfeltig handel, und ist die rede Christi wol in acht zu nehmen, da er mit seinen jungern redet.“ Bittet sie, dies im Vertrauen zu behalten.

Str. Or.

29. Juni

240. Mémoire Condé's für Königin Elisabeth.

Walsingham wird der K. die gewünschten Aufklärungen gegeben haben; nötigenfalls wird C. dieselben ergänzen. Eine englische Gesandtschaft an den König hält C. für nachteilig. Bittet die K. „d'envoyer promptement la somme dont il luy plaira assister les affaires en Allemagne, laquelle y soit comme en dépost jusques an bout d'un mois, que Sa M^{te} sera esclaircie de l'intention du roy;“ dann kann sie das Geld, je nach dem sie berichtet sein wird, gegen oder für C's. Partei verwenden. Doch soll sie, wie sie C. zur Einstellung seiner deutschen Werbungen veranlasst hat, auch den König zur Einstellung der Belagerung von La Fère veranlassen. Dabei wird dann die wahre Absicht zu Tage treten.

Pb. Moreau 740 (Bréqu. 96) f 136. Cop.

1) Condé ging von Frankenthal nach Oppenheim, von da zu Schiff nach Köln (Dohna); über den weitem Verlauf seiner Reise nach England vgl. den Bericht seines Begleiters La Hug. II, 60 ff., über seine vergeblichen Versuche bei Elisabeth eine Geldunterstützung zu erhalten Strype, Annals II. 2, 319 ff; 668 ff; Lodge II, 230 (wonach auch der Plan einer Eroberung von Calais für England wieder auftauchte). La Hug. Behauptung, die Königin habe Casimir zu weiteren Rüstungen ermutigt, wird durch die Versicherungen Dohna's (Condé „hat aber daselbst auch nichts erhalten“) und Beutterichs („is [Condé] in Anglia nil

effect“, Hotom. epp. 130) widerlegt; Condé selbst schrieb am 3. Aug. 29. Juni aus Frankenthal an Hotman, die Königin habe ihm versprochen „se pacis conciliandae rationem inituram“ (ebd. 131). Auf der Rückreise hatte Condé in Gent Gelegenheit seine Bravour gegen die Spanier zu zeigen (d'Aubigné II, 383; La Hug. II, 63).

241. Der Kaiser an Bürgermeister und Rat zu Nürnberg.

4. Juli
Prag

Bestellt Losament, Proviant u. s. w. für sich und die Kurfürsten, welche am 28. August in Nürnberg zusammenkommen wollen.¹⁾

Nürnb. B. No. 114. Or.

1) Die Quartierbestellung Kf. Ludwigs, Heidelb. 5. Juli, ebd. Or. Am 17. Juli kam der R.-Erbmarschall Pappenheim nach Nürnberg, mit dem alsbald Misshelligkeiten entstanden; an etlichen Häusern wurden Nachts die kursächs. Wappen abgerissen, wofür P. den Rat verantwortlich machte und bedrohte (u. a. „das unsere privilegia weniger dann ein kachlofen nutz weren“, Schr. des Rats an den Kaiser, 14. Sept.). Die Kf. hatten ausser Köln und Pfalz ihr Erscheinen zugesagt; ausser ihnen war nur Erz. Ferdinand entboten worden (Vieheuser an Baiern, Prag 29. Juli, Ma. 230/4), obwohl am 19. Aug. auch Pf. Philipp Ludwig Quartier bestellte. Am 16. Aug. teilte der Kaiser dem Rat die Verschiebung des Tags auf etwa vierthab Wochen mit. Am 27. Aug. schreibt Hegenmüller aus Prag an Baiern, aus der Nürnberger Reise werde wohl gar nichts werden (Ma. 230/2).

242. Katharina von Medici an Schomberg.

6. Juli
St. Maur-
des-
Fossez

Sie sind mit Sch. Erfolg bei Kf. August sehr zufrieden.¹⁾ Der K. wünscht durchaus das Friedensedikt zu erhalten und hat nur gezwungen den Weg der Gewalt betreten. Quincey, der im Namen Anjou's hier war, erklärte die Behauptung des „prince de la Petite Pierre“, er sei von Anjou beauftragt Truppen zu werben, für ganz erfunden. Sie selbst hat den Prinzen [Georg Hans] von seiner Absicht, sie vor 14 Tagen oder einem Monat zu besuchen, abgebracht,²⁾ da sie hier seine Forderungen doch nicht hätten befriedigen können. Anjou will sich in Allem nach dem Willen des K. richten.

Pb. Vc Colbert 400. Or.

1) Der K. erklärt unter gl. Datum Sch. seine Zufriedenheit darüber, dass der Kf. seinen alten Groll wegen jener Aeusserungen des Rheingrafen [vgl. p. 22; 42 A. 1; 75 A. 3] aufgegeben und erklärt habe „vouloir le tout oublier et se conjoindre avec moy d'une vraye amityé et bonne intelligence“. (ebd. Or.) Dem Schreiben beiliegend das Memoire auf die von Sch. angeregten Punkte und ein aus der früheren engl. Allianz gezogenes Formular des abzuschliessenden Vertrags. Ein Schr. des K. an den Kf. vom 6. Juli beglaubigt Sch. für ein 2. Anbringen und teilt mit, es sei für schnelle Justiz „aux associez de Turinge contre Conrart Rode“ gesorgt (Dr. 8088. Or.). Ueber den Augsburger Spekulant Konrad Roth und die „thüring. Handelsgesellschaft“ des Kf., die Leipzig zum Mittelpunkt des portugiesischen Pfefferhandels nach dem Nordosten

6. Juli machen sollte, vgl. Falke, Gesch. des Kf. August p. 307 ff; Archiv f. sächs. Gesch. V, 390 ff. Im J. 1580 erschien sogar ein „Gespräch, so Pasquinus mitt dem Marphorio . . . gehapt, vber die handlung vom herrn Conradt Rotten“, in deutscher Uebersetzung.
2) Vgl. no. 238 A. 2.

8. Juli
St. Maur
des
Fossez

243. König Heinrich III an Schomberg.

Auf dessen Schr. vom 18. Juni. Will Sachsen nicht weiter drängen und fürchtet, dass jenes Schr. des Landgr. und des Pf. den Kf. sehr abkühlen wird. Die von Sch. beehrten Antworten der Fürsten von damals [1572] haben sich nicht gefunden. Es genügt, Sachsen eventuell „la minute que je vous envoie“ vorzulegen. Er hat freilich den Artikel wegen der Hülfe „en la minute du traicté“ auf französisches Fussvolk lautend gesetzt; überdies ist die von A. vorgeschlagene Geldhülfe für ihn unerschwinglich und der Nutzen des Bündnisses sehr fraglich, wenn der Kaiser, das Reich und alle deutschen Verbündeten Sachsens ausgenommen werden. . . .

Pb. Vc Colbert 400. Or.

19. Juli
Prag

244. Der venezianische Gesandte Alberto Badoer an den Dogen.

. Mitteilungen über eine geheime Beratung in der Kammer der Kaiserin „alla presentia di S. M.“ mit Dietrichstein, Rumpf und Trivulzio, die wegen der Abneigung der Portugiesen gegen die Herrschaft der Castilianer vorschlugen, der Kaiser solle seine Successionsansprüche geltend machen und seinem Bruder Ernst, der die Tochter Braganza's heiraten könnte, die portugiesische Krone verschaffen. Die Kaiserin bekämpfte diesen Vorschlag lebhaft und trägt selbst Bedenken denselben in ihrem Namen an Spanien gelangen zu lassen.

Ven. Cop.

22. Juli
auf dem
Meissner

245. Landgraf Wilhelm an König Heinrich III.

Auf dessen Schr. vom 22. Juni. Bedauert die Einstellung der kgl. Reise und die neuen Unruhen in Frankreich und rühmt den Entschluss des K. nochmals die Güte durch seinen Bruder zu versuchen und sein Edikt zu halten; „en quoy V. M. se monstre ung vray père de sa patrie“; Gots wird seinen Segen geben.

Ma. 545/1. Cop.

4. August
Dresden

246. Kurfürst August an Kurfürst Johann Georg.

Schickt die mainzische Antwort auf sein Schr. „Weil es dan mit Collen noch weitleuffick und du aus J. K. Mt. schreiben, darvon

ich dir hiebevot vertreulichen zugeschrieben *) vormerkt, das J. K. Mt. 4. August ausserhalb aller churfursten perschonliche beiwonunk zu Nuerenberk zu erscheinen nicht bedacht, so werde ich vor mich ausserhalb deiner erklerunk auch etwas ihre gemacht. Wie mich die dinge auch ansehen, so weiss ich nicht, weil nicht iderman darzu geneiget, wie den dingen fucklich zu tun. Was du nun bei dir im ratt gutt findest, wollest mich darnach ferner zu richten unvorzuglich wissen lassen.¹⁾ Den so du nicht kommest, ist mir auch bedencklich dohin zu reisen und mit retten zu handelun.“

Dr. 7389. Eigh. Conc.

1) Genau im nämlichen Sinn schrieb fast gleichzeitig Johann Georg an August (Köln an der Spree, 5. Aug.). Ebd. Eigh.

247. Der Kaiser an Kurfürst August.

17. Aug.
Prag

a) Französische Praktiken in den Niederlanden; sind wie er hört immer noch zu hintertreiben, wenn er sich der Lande für sich und von des Reichs wegen annimmt; doch müsste man bald dazutun. Ein Friede zwischen Spanien und den Niederlanden soll unmöglich sein. Bittet um Geheimhaltung und Gutachten.

b) Schickt ein Schr. der Staaten und seine Antwort; hört daneben, die Annahme Alencons sei bereits beschlossen und bevorstehend. Gefahr auf Verzug. Bittet um Gutachten.

Dr. 9310. Orr.

248. Daniel von Mainz an Johann Casimir.

17. August
Aschaf-
fenburg

Auf dessen Schr. vom 14. Aug. in Sachen der niederländischen Schiffe [Or. Wm. gedr. bei Prinsterer I. 7, 381 ff.]. Trotz der Entschuldigung des Gr. Johann, die Schiffe seien weder von ihm allein noch gegen das Reich abgeschickt, er habe von der kurf. Verein nichts gewusst u. s. w. konnte er nichts Weiteres erklären, da die Sache jetzt bei Pfalz steht und kais. Befehle vorliegen. J. C. möge mit seinem Bruder die Sache beilegen, da der Gr. sich mit Pfalz befreunden soll.

Wm. Mil. 4. Conc.

249. Werbung Schombergs bei Kursachsen.**)

25. August
Dresden

(Neue Vorschläge für eine Defensionsvereinigung. Stellung Frankreichs zum Papst und zu Spanien. Die ehrgeizigen Pläne der Kaiserin.)

Der K. schlägt auf die Einwendungen des Kf. gegen ein Bündniss die Bezeichnung Defensionsvereinigung vor, die dem Kf. nur

*) Von anderer Hand corrigirt; ursprünglich: „so ich dich zu Neslingen vortreulich lessen lassen.“

**) „Verzeichnuss, was der von Schönberg von wegen der K. W. in

25. August von heimlichen Feinden übel ausgelegt werden kann. Der K. er-
 bietet sich, dem Kf. gegen einen Angriff 6000 französische Soldaten
 auf 3 Monate (oder länger, dann aber auf Kosten des Kf.) zu stellen,
 wogegen der Kf. dem K. unter gleichen Bedingungen 1500 deutsche
 Schützenpferde stellen soll. Der K. ist auch zu andern Verein-
 barungen bereit, falls diese dem Kf. bedenklich. Der K. ist zu
 dieser Verbindung mit den deutschen Protestanten um so mehr
 veranlasst als er dem Papst, Spanien u. a. katholischen Potentaten
 den Beitritt zum heil. Bund und die Einführung der Inquisition ab-
 geschlagen hat. Spanien hat seine Feindseligkeit gegen Frankreich
 durch Unterstützung Bellegarde's und in der portugiesischen Sache
 gezeigt und neben andern Praktiken „durch mittel hoher personen
 etlichen befelchshabern teutscher nation, so in den letzten französi-
 schen zögen sich haben gebrauchen lassen und denen noch etliche
 ire besoldungen aussen stehet, ahnbieten lassen, inen beisteuer mit
 gelde zu tun, damit sie auf die beine kommen und iren ausstendigen
 rest in Frankreich mit gewerter hand fordern könnten.“ Der Papst
 unterstützt in der portugiesischen Sache Spanien mit den geistlichen
 Waffen; sein Legat hat von den aufrührerischen Bauern im Delphinat
 Geleit erhalten. Der Papst wollte neulich den Vorsitz von Frank-
 reich auf Spanien übertragen, dem er wenigstens eine besondere Session
 verschaffte, und wies den Cardinal von Este, den protector Gallicae
 nationis, ohne jeden Grund aus der Stadt. Dies Alles kann nur
 aus den obgenannten Gründen herkommen. Die deutschen Fürsten
 haben aber keinen Grund, Spanien zu helfen und Frankreich wie
 bisher vom Reich aus schädigen zu lassen. Nach dem Tod des K.
 von Spanien wird die Kaiserin, die schon bisher dem Vorteil des
 Papstes die Wohlfahrt ihrer eignen Kinder geopfert hat, Regentin
 in Spanien werden und im ruhigen Besitz der Niederlande und Portugals
 diese ganze Macht zur Stärkung der kais. Autorität einsetzen, wie
 sie dem Kaiser ihrem Sohn zweifellos bereits versprochen hat.
 Desshalb bemüht sich auch der Papst in Sachen des türkischen
 Friedens, der Niederlande und Portugals so sehr für den K. von
 Spanien, der „auf der letzten gruben gehet“, weniger „aus neid
 I. Mt. als zu sterkung obgemelter faction“; gegenüber den Lockungen
 derselben versichert der K. den Kf., „das sie [J. Mt.] kein wind,
 blitz, donner oder hagel, so scharf oder hart ehr sein möge, von
 J. Ch. Gn. und den andern protestirenden chur- und fürsten und
 andern stenden des reichs abwenden sollen, es gehe I. Mt. auch
 drüber, wie der liebe gott wölle“, wofern der K. vom Kf. und den
 andern des Gleichen versichert wird. Der K. bittet daher um
 freundliche, endliche und spezifizirte Resolution des Kf.

Mb. 90/12 f. 227 ff. Cop.

Frankreich bei Sachsen angebracht, davor er den marschalk copei sehen
 lassen, davon disses abcopirt.“

250. Johann Casimir an die Geheimen von
Strassburg.

25. Aug.
Kaisers-
lautern

Hat den Pf. Georg Hans zu sich erfordert und ihm ihre Beschwerdepunkte in Gegenwart ihrer beiderseitigen Räte vorhalten lassen. Obwohl der Pf. anfangs mit Gegenbeschwerden antwortete, „so ist doch zuletzt auf unser vielfältiges erinnern, sonderlich aber ezlicher sachen, davon S. L. nit vermeint, das wir derselben wissens tragen solten, und das wir auch I. L. in freundlichem vertrauen eröffnet, was etwa hiebevorder verstorbenen kais. Mt. S. L. person und von dero bisweiln fürgenomnen ungereumpten handlungen und ausgegosnen reden halben for bedenken suggeriert und gegeben worden, uber das alles auch zu gemüet gefüeret, wellicher gestalt die Franzosen I. L. ein zeit hero ir selbs und gemeinem vatterland zu nachteil zu betriegen und zu missbrauchen understanden, die sach dahin gelangt, das S. L. uns dieselbe heimgestellet und zufriden ist, das auf alles dasjenige, was sich zwischen S. L., euch und gemeiner statt Strasburg bisher ungütlichs fürgelaufen, ein stein gelegt, dessen nimmermehr gedacht und fürbas zu baiden teiln beständige gute nachbarschaft gehalten.“

Str. Or.

251. Johann Casimir an Landgraf Wilhelm.

25. August
Kaisers-
lautern

Die Hochzeit von J. C's. Schwester Kunigund Jacobe¹⁾ mit Graf Johann von Nassau soll am 13. September zu Dillenburg stattfinden; er kommt mit seiner Gemahlin dorthin und würde gern W. dort treffen, um wegen der Niederlande und anderer Sachen zu reden.

Ma. 545/1. Conc.

1) Friedrichs des Frommen jüngste Tochter, geb. 9. Okt. 1556, blieb am Heidelberger Hof bis ins J. 1579, wo sie, als ihr der Kf. verbot weiterhin nach ref. Ritus zu communiziren, sich zu J. C. begab (Hepp IV, 252; vgl. no. 207 A. 3; über die Verhandlungen wegen ihrer Vermählung mit Johann von Nassau Prinsterer I. 7).

252. Rudolf Walther an Ulmer.

26. August
Zürich

. . . „De comitiis Norinbergensibus plane tecum sentio, mi frater. Est res maximi momenti. Si enim ita insaniat Saxo cum suis sociis, ut Pandoram publico imperii decreto omnibus obtrudi velit, qui confessionem Augustanam profitentur, diu optatam et quaesitam occasionem habebunt Austriaci, qua Protestantes ordines (ut vocant) vel potius Germanos omnes inter se committant. Quod si fiat, incendium exorietur, quod vix aliter quam ruina extingui poterit.¹⁾ Non desunt, qui hoc intelligant; sed trium electorum oculos ita fascinavit Elymas Tubingensis, ut suorum idolorum, quae tumentur similes nihil videant, nihil audiant, nihil odorentur.“

26. August Rex Navarrenus et Condaeus doctorem Hotomanum ad comitia destinarunt, ut ecclesiarum Gallicarum causam illic agat, si opus sit. Hic onus illud libenter a se reiiceret, et nuper meum consilium requisivit. Ego, ne hanc operam illis et patriae neget, suasi; posse enim eum apud landgravium Guilhelmum, qui eius Maecaenas et patronus est, vel huius legatos latere, donec legationes aliae veniant, quibus sese coniungat.²⁾ Et puto non defuturam officio suo serenissimam Angliae reginam, quae nuper Daniae regem monuit, ut synodum generalem cogi curet, cuius examini Jacobandreas liber subiiciatur.³⁾ Scripsi [autem Cantuariensi et Eboracensi archiepiscopis, ut causam hanc pro virili iuvent, de quorum fide non dubito, quae mihi a multis annis perspecta est.“

Bm. Cod. lat. 11470b f. 165. Cop.

1) Charakteristisch ist die Aeusserung des Augsb. Advokaten Dr. Seuter in seinem Schr. an den Neuburger Rat Agricola (Jan./Febr. 1580), der Rat zu Donauwörth glaube nicht anders „als das unter dem sigillieren und subscribieren ein verbindnus, pluetvergiessen und subjection, auch andere mehr polytica gesucht werden“ (Mc. Abt. III. fasc. 132 no. 46).

2) Vgl. Beutterich (irrig: Beutterus) an Hotman, Igelheim 28. Juli; Hotman an Walther, Basel 7. Aug; W's Antwort, Zürich 12. Aug. (Hotom. epp. p. 130 ff.)

3) Vgl. no. 219 A. 1. J. C. hatte die prot. Schweizer aufgefordert, durch eine Gesandtschaft auf dem Nürnb. Tag gegen den Vollzug der Concordie Verwahrung einzulegen (J. C. an Zürich, Igelheim 23. Juli, Za. Or.). Die vier evangel. Orte beschlossen auf einer Versammlung zu Aarau (29. Aug.) den Prof. Stucki als eventuellen Vertreter für sich und die drei Bünde an J. C. abzuordnen (Sammlung der eidg. Absch. IV. 2a, 722).

253. Kurfürst August an den Kaiser.

27. August
Dresden

Auf dessen zwei Schr. vom 17. Bleibt bei seiner Aeusserung vom 13. April. Der Kaiser kann hier ohne das Reich nicht vorgehen, ausser wenn Spanien einwilligt, dass der Kaiser vorläufig die Niederlande als Reichslehen an sich nimmt, um sie der drohenden Gefahr zu entziehen. Hat dieser Tage mit Brandenburg ein Gesamtschr. an den Kaiser gerichtet, worin ihr Wunsch nach einem Reichstag motivirt ist, da ein Kurf.-Tag nach ihrer Ansicht nicht genügt.

Dr. 9310. Conc.

254. Alberto Badoer an den Dogen.

6. Sept.
Prag

Der Kaiser hat Mainz, der bereits nach Nürnberg unterwegs war, durch einen Curier von der Entschuldigung Kölns und Triers, der Abneigung des Pfalzgrafen und dem Rat Sachsens und Brandenburgs den Tag zu verschieben unterrichtet. Mainz schrieb dem

Kaiser, letzteres wäre allerdings das Beste, wenn S. und Br. mehr Wert auf die Jagd legten als auf andere Geschäfte. Der Kaiser hat noch einmal an S. und Br. geschrieben, doch meinte ein sehr vornehmer Herr, „che non vorranno perdere, massimamente il marchese di Brandemburgh, questa brama di cervi.“ . . . Cardinal Delfino, B. von Brescia, Nuntius S. Heil. für den Nürnberger Tag, ist in Augsburg angelangt. Der Kaiser liess demselben durch den Vicekanzler sagen, „che la sua venuta haveria fatto nascere maggior sospetto in quei di Fiandra et impedita qualche buona trattatione; che se S. St^a avesse communicata questa sua opinione a S. M^{tà}, li haveria la M^{tà} S. fatto conoscere che ciò non haverebbe potuto apportare se non grandissimo danno al desiderio loro comune come havea fatto in Colonia mons^r di Rossano.“ Der Cardinal wird am Hof und besonders vom Kaiser immer sehr gern gesehen sein, da er von seiner früheren Nuntiatur her beliebt ist, aber falls der Tag wirklich stattfindet, seine Reise umsonst gemacht haben („restar . . . condannato nella fatica del viaggio et nella spesa“).¹⁾

Ven. Cop.

1) Vgl. Maffei II, 128/9. Auch Parma wollte einen Gesandten Spaniens (Salentin von Isenburg) nach Nürnberg abfertigen (Marg. von AreMBERG an Baiern, 28. Okt. Ma. 307/11 f. 143).

255. Kurfürst August an König Heinrich III.

15. Sept.
Lieben-
werda

Auf dessen Schr. vom 30. Juli und Schombergs fernere Werbung.¹⁾ Kann aus wichtigen Ursachen sich nicht anders erklären, als Sch. berichten wird; hat kein Gefallen an aufrührerischen Untertanen und jede derartige Bestallung untersagt. Erbietet sich zu aller Freundschaft nach Ehre und Gewissen.

Dr. 8088. Conc.

1) Vgl. no. 249. Die kf. Räte hatten mit Sch. eine Unterredung entsprechend ihrem (durchaus ablehnenden) Gutachten vom 7. Sept. über die von ihm eingereichte Schrift; nach ihrem Bericht an den Kf., Dresden 15. Sept., stellten sie auf Sch. Drängen ein freundliches Schr. des Kf. an den K. in Aussicht, um den Verdacht des letzteren zu beruhigen, „weil wir dann in der ganzen handlung dohin gesehen, wie E. Ch. Gn. beide bei Spanien und Frankreich freundlichen willen erhalten und keinen dem andern merklich vorziehen mochte“ (Dr. a. a. O.). August hatte aber schon am 1. Febr. 1580 dem span. Gesandten am Kaiserhof Borja zu den Erfolgen seines Königs in Portugal gratulirt (Peiferi epp. p. 246 ff.) und auch das Gutachten der Räte erklärt, im Notfall sei die Wahl zwischen Spanien und Frankreich sehr leicht; ersterer sei R.-Fürst deutschen Geblüts und die Erfahrung gebe, „was Hispanien geredet und zugesagt, das solchs me, dann etwa ein zeit hero in Frankreich geschehen, gehalten ist worden;“ Frankreichs Spannung mit dem Papst komme nur von der Rivalität mit Spanien und „kan sich der wind zu Rom bald wenden.“

19. Sept.
Genf

256. Verhandlung des Genfer Rats über ein An-
erbieten Clervant's.

(Clervant, Unterhändler zwischen Navarra und Savoiem, will Genf mit
letzterem vergleichen.)

„Estant proposé entre les commis pour les affaires secretz, que
mons^r de Clervant est en train pour aller vers le roy de Navarre
et présentement passer par le Piedmont; et d'autant que cy-devant
le feu duc Emanuel l'a voulu avoir à ses gaiges luy offrant deux
mil escus d'estat pour luy servir de ritmeistre et qu'il se pourra
faire qu'il ira faire la révérence au duc de présent, offre, s'il est
ainsy trouvé bon, de faire entendre à S. Alt. que pour bien asseurer
ses estats, lesquelz il n'y a doute qu'ilz ne soyent enviés de plusieurs,
et aussy pour se rendre amy et affectionné le duc Casimir (duquel
son feu père a recherché l'amitié), ensemble aussy les églises, le
vray moyen seroit d'estre d'accord avec ceste ville et quicter ses
prétensions sur icelle; ce qu'estant il ne doute point que ceste ville
ne luy fut affectionnée, comme il a peu appercevoir. Et en après
estant vers le roy de Navarre fera qu'il retournera avec charge du
dit s^r roy pour parler de ce fait avec S. Alt.¹⁾ A esté arresté
qu'on le prie de faire cest office à ceste ville', toutefois en telle
façon qu'on n'apperçoive point qu'il en ayt communiqué à personne
de pardeçà.“

Genf. Arch. Rég. du conseil 1580 f. 168a.

1) Karl Emanuel, Sohn des am 30. Aug. gestorbenen Emanuel Philibert. Bei dem Mangel an Nachrichten über die damaligen Verhandlungen Clervant's mit Savoiem, die nach L a. Hug. II, 59 den Hugonotten „des deniers d'Espagne, soubz le nom de Savoye“ verschaffen sollten, mag dieses freilich vereinzelt Aktenstück hier Platz finden.

20. Sept.
Ant-
werpen

257. Adriaen van Conynxloe an die Abgeordneten
der unirten Provinzen.

Ist von Johann Casimir vor etwa drei Monaten von Lautern an sie abgefertigt worden, hat aber Anfang Juni Niemanden zu Utrecht angetroffen, dafür gehört, dass einige von ihnen zu Deventer ganz mit der friesländischen Handlung beschäftigt seien. Da ihn mittlerweile die von Brüssel zu Dienst ihrer Stadt berufen, schickt er ihnen zunächst statt persönlichen Erscheinens seine Credenzschriften sammt Commission folgenden Inhalts. 1) Die Obersten, Rittmeister und Hauptleute, die er letzte Ostermesse zu Franken-

thal mit J. C. antraf, ersuchten J. C. ihn an die Herrn der unirten Provinzen abzufertigen mit Erinnerung an die früheren vergeblichen Versuche J. C. bei den generalen Ständen die versprochene Obligation der den Reitern und Knechten ausständigen Schuld sowie sein eignes vorgestrecktes Geld zu erhalten. 2) J. C. habe sich nicht wenig verwundert, dass man die Obligation über sein vorgestrecktes Geld abschlug, während Leute geringern Stands und der Wohlfahrt der Niederlande nicht dergestalt zugetan solche erhielten. Da aber J. C. die Schuld an dieser bösen Traktation nicht ihnen, sondern etlichen boshaften Leuten zumisst, die weder J. C. noch ihrem eignen Vaterland hold gewesen, lässt J. C. sie ersuchen die Sache ernstlich zu erwägen und ihn, wie sie schuldig sind, besser zufrieden zu stellen, wodurch J. C. je länger je mehr Ursache gegeben wird, mit diesen betrübten Niederlanden ein herzliches Mitleid zu tragen und, da Gott Mittel und Gelegenheit gibt, mit Rat und Tat zu assistiren und zu helfen. Bittet um Mittheilung ihrer Resolution, falls sie selbe nicht schriftlich oder durch Gesandte an J. C. selbst gelangen lassen wollen.

Mc. Fürstens. CXXIII. no. 1011. Cop.

1) J. C. beschränkte sich nicht darauf seine finanziellen Ansprüche in den Niederlanden geltend zu machen; er unterhielt daneben noch politische Beziehungen, die nicht ganz aussichtslos erschienen, vgl. eine Aeusserung Gr. Johans Prinsterer I. 7, 301; ein Memoire von Geldendorp gegen die Wahl Alençon's schlägt in erster Linie die K. von England, in zweiter Oranien, in dritter Casimir vor, ebd. 286. J. C. Rat Schregel sagt in der no. 106 A. 1 citirten „memoria“ (in der jedoch die Jahrzahlen fast durchgängig ganz falsch sind): „In ao. 79 bin ich nach Holl. an etliche staten verschickt worn, welche Pf. Holland und Seeland wolten auftragen und zu ihm hern machen.“ Das zu Gent 1580 erschienene „Advertissement“ (no. 144 A. 1) betont namentlich Oraniens Eifersucht auf J. C. Beliebtheit beim Volk, „qui ayme naturellement les gens du bien.“

258. Wolfgang Eylenbeck¹⁾ an Kurfürst August.

7. Okt.
Prag

Der kais. Arzt D. Cratho theilte ihm auf Erkundigung mit, es gehe dem Kaiser besser, derselbe werde sich aber, um von den Böhmen nicht zu sehr belästigt zu werden, noch nicht zeigen; es sei übrigens die jetzt umwandernde gemeine Krankheit, die der Kaiser durch Bewegung vertreiben wollte und dadurch nur schlimmer machte.

Dr. 9310. Eigh.

1) Kursächs. Rat. — Am 30. Nov. schreibt Vieheuser aus Prag an Baiern: „I. kais. Mt. seind noch immer übel auf, ligen gleichwill nit gar zue pöt, daulen aber sonst und kommen gar nit herfür; daher es am hoff schier alles halb tot ist.“ Ma. 230/4. — Crato, der protestantische Leibarzt dreier katholischer Kaiser, verliess bald darauf (Sept. 1581) den Hof (Gillet II, 254).

12. Okt. 259. Andreas Erstenberger¹⁾ an Wilhelm von Baiern.
Prag

Der Nürnberger Kurff. Tag wurde auf die willfährige Erklärung Kölns nochmals auf den 6. November ausgeschrieben. Bleiben Trier und Pfalz beide auf ihrer Entschuldigung, so ist der Tag zweifelhaft. . . . Der Gedanke des Kaisers, vor dem Tag mit den Kff. die Staaten zu beschicken, liess sich brieflich oder durch die Räte nicht verwirklichen.

Ma. 230/7. Eigh.

1) Sekretär beim R. Hofrat und Verf. des berühmten Traktats de Autonomia (Stieve, Briefe und Akten IV, 159).

13. Okt. 260. Johann Casimir an Kurfürst Ludwig.
Kaisers-
lautern

Auf dessen Schr. vom 9. Okt. über den französischen Einfall in Burgund.¹⁾ Beuterich hat ihm kürzlich geschrieben, dass die Franzosen eine Festung in Burgund eingenommen haben, aber Alençon und Montfort gar nicht erwähnt.

Mb. 112/1 f. 241 Or.

1) Vgl. ein Schr. Tavane's vom Sept. 1580 in den Mémoires de Pacadémie de Dijon III. 4 (1877), 307. Am 31. Okt. macht der Kaiser den Kf. auf die frzö's. Praktiken (Alençon's) gegen Strassburg und Hagenau aufmerksam; er warnt wiederholt am 7. Dezember. Am 27. Dez. schreibt J. C. aus Kaiserslautern an Ludwig, auf kgl. Befehl sei jenes Kriegsvolk zu Bassigni durch Tavannes zerstreut, die Ergriffenen erschlagen oder gehenkt, Alençon's Leutenant, der von Ron (vgl. no. 208) zur Auflösung seines Volks aufgefordert worden (Mb. a. a. O. Or.). Am 20. Dez. hatte der Kaiser die Eidgenossenschaft ermahnt, sich in die Praktiken wider Burgund nicht einzulassen, und hierüber auch an die Kff. geschrieben (Wh. Ms. 630 Cop; vgl. Sammlung der eidg. Absch. IV. 2a, 733).

13. Okt. 261. Schomberg an König Heinrich III.
Aschaf-
enburg

Günstige mündliche Erklärungen Sachsens, der die Verschiebung des Kff. Tags auf den 6. November statt 16. Oktober veranlasst hat. Die Krieglleute in Sachsen und Braunschweig werden für hugenottische Werbungen kaum zugänglich sein; Sachsen hat deshalb an J. C. geschickt. Der Landgraf und dessen Bruder sehr geneigt in der bewussten Sache; „l'aisné et l'électeur de Saxe se verront en brief pour ce mesme suget.“ Sucht Mainz in seiner guten Gesinnung zu erhalten. Geht nach Speier, dann zu Kurpfalz¹⁾ und J. C., der mit seinen Leuten auf der Frankfurter Messe beschlossen hat, die vom K. angebotenen Renten nur gegen Verpfändung von Sch. Gut, Ehre und Leben zu acceptiren. Er riskirt dabei seinen völligen Ruin, Erklärung zum „schelme“ und Ver-

strickung in einer deutschen Stadt und wird sich nur gegen Ver- 13. Okt.
sicherung der Herrn d'Escars und d'Allègre oder des K. auf eine
derartige Verpflichtung einlassen.

Pb. Ve Colbert 400 Conc.

1) Am 11. Nov. schreibt Kf. Ludwig an Kf. August über die im Okt.
erfolgte Werbung Sch. und bittet um Gutachten. Dr. 8088. Or.

262. Daniel von Mainz an Bürgermeister und Rat zu 2. Novbr.
Nürnberg. Aschaf-
fenburg

Der Kurfürstentag wegen neuer Verhinderungen, die dem Kaiser
inzwischen eingekommen, eingestellt.

Nürnb. B. No. 114. Or.

263. Kurfürst August an Johann Casimir. 3. Nov.
Dresden

Auf dessen Schr. wegen der Niederlande [11. Okt. ebd. Or.].
Die Ansicht von J. C's. Vater [in dessen Schr. an Mainz vom
12. Juli 1572], Spanien solle zur Restitution der vertriebenen Unter-
tanen und der Privilegien und zur Freistellung veranlasst werden,
wurde auch von andern ohne Erfolg geteilt. J. C's. Vorschlag
[Protektion des Reichs und Freistellung] bedenklich, wünscht aber
von J. C. weiter zu hören, wie sich die Sache mit Fug und Bestand
einrichten liesse; lässt sich J. C's. Sorgfältigkeit und Liebe zum
Vaterland wohl gefallen und ist bereit, mit gemeinem Rat alles zum
Frieden Dienliche zu fördern.

Dr. 9310. Conc.

264. Hembyze an Johann Casimir. 22. Nov.
Franken-
thal

Auf dessen an ihn und Dathenus gerichtetes Schr. vom 15. aus
Igelheim und die Mitteilung des Bürgermeisters von Brüssel „tou-
chant l'hostesse de la pomme d'or à Gand.“ Ist wegen seiner
Sorgfalt für die Verpflegung J. C. und seines Gefolges in Gent
vielfach angegriffen worden von Leuten, „qui ne portent l'affection
qu'ilz devroyent ny à V. E. ny à la cause publique,“ hat aber
von jener Forderung der Wirtin erst nach J. C. Abreise gehört
und kann daher in dieser Sache seine Unterschrift nicht geben.
. . . Dathenus schickt Briefe an J. C. „de delà Coloinne.“

Mc. Fürstensachen CXXIII. no 1011. Eigh.

265. Der Kaiser an die Kurfürsten von Sachsen und 4. Dezbr.
Brandenburg. Prag

Da der persönliche Convent unterbleibt, billigt er den Vor-
schlag eines R.-Tags.¹⁾ Da bis dahin aber viel Zeit vergeht, er-

4. Dez. sucht er sie, ihre Räte an seinen Hof abzuordnen, mit Vollmacht, über eine Schickung in die Niederlande und eventuell nach Frankreich und andere nötige Massregeln zu beraten.²⁾

Dr. 7389. Or.

1) Der Kaiser hatte schon die Nürnberger Versammlung zur Vorbereitung eines R.-Tags benützen wollen (Kaiser an Sachsen, Prag 8. Juli, Dr. 7389. Eigh.). Am 28. Okt. schlugen dann S. und Br. die Einstellung des Nürnb. Tags und Verweisung der Sachen auf einen R.-Tag, Dep.-Tag oder Convent kais. und kurf. Räte vor. (Wh. R.-Sachen. Cop.).

2) Ganz nach dem Gutachten des Erzherz. Ernst, Wien 29. Nov. Wh. R.-Tagsakten 1582. Or. Am 10. Jan. 1581 erklärten sich S. und Br. dem Kaiser gegenüber zu einem Convent kais. Commissarien und kf. Räte bereit. Dr. a. a. O. Conc. Mainz hatte dagegen keine besondere Lust (Bock an Kf. August, Aschaffenburg 4. Jan. 1581, ebd. Eigh.).

11. Dez.
Heidel-
berg

266. Kurfürst Ludwig an Landgraf Wilhelm.

Bittet um Rückgabe des von ihm vor Antritt der kurf. Regierung errichteten und zu W. Händen deponirten Testaments.¹⁾

Me. K. XV. 3, no. 3063. Conc.

1) Schon im Frühjahr hatte der Kf. dem M. Georg Friedrich seine Absicht ein Testament zu machen und ihn zum Vormund einzusetzen mitgeteilt und der M. sich geneigt erklärt (Werbung und Beantwortung des Marschalks Joh. Phil. von Helmstatt und des Peter Clainman, Windelsbach 12. April 1580, Me. Fürstensachen CXXVII). Ein Or. Exemplar jenes älteren Testaments (Amberg, 26. Mai 1571), uneröffnet, Siegel abgeschnitten, Me. a. a. O. 3066. Ebd. 3058 das endgültige Testament vom 5. Dez. 1580.

12. Dez.
Nanteuil

267. Schomberg an Bellièvre.¹⁾

(Ein sächsischer Abgesandter. Die günstige Stimmung des Kf. zu benützen; dessen Anerbieten und tatsächliche Freundschaftsbeweise. Verstimmung und Unhöflichkeit J. C.)

... „L'électeur de Saxe a envoyé un gentilhomme pardeçà avecques moy pour luy rapporter l'intention et la volonté du roy sur les ouvertures qu'il luy a faict faire par moy d'entrer en ligue générale avecques le corps de l'empire.“ Der König, der ihm in Olinville versprach ihm seinen Aufenthalt mitzuteilen, lässt nichts hören und so begibt er sich, da der sächsische Edelmann schon fünf Wochen hier ist, unaufgefordert zu Hof, um den Kf. nicht zu verstimmen, „joint qu'il fault battre le fer, durant qu'il est chaud, et tascher de nous empatroniser de la place, dont noz anciens ennemis de la France se sont esloignez par certains leurs déportements, et ce avant qu'ilz ayent loysir de la regnaigner, à quoy ilz font tout ce qu'ilz peuvent.“ Glückliche Wendung der Dinge in Frankreich. „Et m'a bien sceu dire le susdict électeur par plusieurs fois, quel appuy, support, assistance ou conseil il devoit ou pouvoit attendre d'ung prince, duquel les affaires estoient

si désespérées et qui par faute de moyen ou de cueur se laissoit 12. Dez. gourmander à nasardes, par manière de dire, par le premier à qui il en prenoist envie. Le dict électeur a fait des offres et une déclaration bien fort ample et plaine de rondeur par escrit à Sa M^{té} de sa sincère volonté à l'endroit de sa dicte M^{té} et du bien de ses affaires et de sa grandeur, et en a desjà monsté les effects si signalez²⁾ que Sa M^{té} luy en a une singulière obligation. Mais je crains fort que ne serons pas assez soigneux de le nous conserver longuement pour tel que je le nous ay laissé.“ Schickt die Bedingungen für die Lösung der Geiseln. „Je n'en ay rien peu résoudre avecques le duc Jehan Casimir, lequel, se sentant offensé de certaines lettres fort rigoureuses et haultes à la main que son beau-père luy a escrit à ma sollicitation touchant les trafiques d'entre luy et le prince de Condé, et estant aussy marry des traictés que je faisois avecques son frère l'électeur (avecques lequel il n'est trop bien) s'en alla de Cayserslautern, ainsi qu'il venoist d'estre adverty que j'y arrivois.“ Er wartete zwei Tage, hielt es aber für seines Herrn unwürdig „de le valletter plus long temps,“³⁾ hat jedoch dem König geraten, Lothringen die Bedingungen zuschicken, um darauf hin, aber im Namen der Verwandten und nicht des Königs, zu verhandeln, was wohl den gewünschten Erfolg haben wird.

Pb. f. franç. 15905. Eigh.

1) Pomponne de Bellièvre, seit 1576 Präsident des Pariser Parlaments, 1599—1605 Kanzler von Frankreich, † 1607. Ueber seine Miss-handlung durch J. C. Reiter vgl. oben p. 180; Kf. Friedrich gab noch Auftrag B. eine Kutsche als Geschenk zu schicken, was J. C. nach dem Tod des Kf. besorgte (J. C. an Bellièvre, Heidelb. 26. Nov. 1576 Pb. f. fr. 15905 Or; La Hug. II, 443). Beutterich behauptete, Bellièvre habe ihn 1577 zu Blois vergiften wollen, vgl. no. 37 A. 1.

2) Sch. erklärt sich näher in einem Schr. an Bellièvre, Blois 29. Dezember: „La diète electorale, quelque brigue qu'aye peu faire l'empereur et le roy d'Espagne principalement pour le grand avantage qu'il en espéroit, est allé à vau [!] l'eau, et ce par le moyen du personnage que sçavez.“ Vgl. no. 261.

3) Brülart schreibt hierüber an Bellièvre, Blois 12. Dez. (Pb. a. a. O. Eigh.): „C'est dommage qu'il [J. C.] n'a la puissance et la grandeur de mons^r l'électeur de Saxe pour se fère valloir; encores avec si peu de moiien qu'il a, s'en veult-il fère à croire.“ Br. fügt den Wunsch bei, die Spannung zwischen J. C. und Sachsen möge dahin führen, „qu'ilz puissent experimenter à leurs despens ce qu'apportent les guerres civiles.“ Jenes Schr. des Kf. an J. C. liegt mir nicht vor.

268. Ruprecht von der Marck¹⁾ an Johann Casimir. 20. Dez. Sedan

... Cambray von den Spaniern hart bedrängt. Der Friede soll in Frankreich richtig gemacht sein,²⁾ Alençon nach Brabant gegen die Spanier ziehen. Grüsse von seinem Bruder Johann.

Mb. 90/12 f. 157. Or.

1) Guilanum-Robert de la Marck, Herzog von Bouillon, geb. 1562 † 1. Jan. 1588; seit dem Tod seines Vaters Robert (1574) bis 1583 führte

20. Dez. seine Mutter Françoise de Bourbon-Montpensier die Regierung; sie dankt unter gl. Datum J. C. für die ihren Söhnen erwiesene Güte und verspricht deren Erziehung nach seinem Rat weiterzuführen. (Mb. a. a. O. Eigh.)
 2) Der Friede, am 26. Nov. von Alençon und Navarra zu Fleix abgeschlossen, wurde am 26. Dez. von Heinrich III zu Blois unterzeichnet; er bestätigte im Ganzen den Frieden von Bergerac (Sept. 1577) und den Traktat von Nérac (28. Febr. 1579).

25. Dez.
Dresden

269. Andreas Paull an Dohna.

. Einstellung des Kff.-Tags, wie man glaubt, hauptsächlich wegen der Krankheit des Kaisers. „Quod si quis existimaverit victoriam Lusitanicam ad eam rem attulisse aliquid momenti et Hispanos iam insolentiores factos nolle electores de Belgicis negociis tractare, fortassis non multum erraverit.“¹⁾ Gott erhalte den Kaiser; hoffentlich deuten die zwei Kometen nicht auf eine Veränderung. „Malo enim hunc qualisqualis est statum quam novos tumultus excitari, qui saepenumero vergunt in diversum quam putabatur. Scio alios aliter sentire, sed scio etiam eos, qui mare admittunt in novas lacunas, saepe falli. Unum fere excideret, videlicet quod Sueculum doctorem, cuius anatomiam Pragae aliquando vidimus, Suevis suis iam remittimus; qua de re, qui has afferet, M. V. plura dicere poterit. Nam is, ut audio, eum comitabitur.“²⁾ Bock ist vor 4 Tagen zum Kf. von Mainz gereist. . . . Lässt Beutterich grüssen.

Bm. Coll. Cam. XXIV f, 187. Cop.

1) Vgl. die entgegengesetzte Behauptung Schombergs no. 267 A. 2. Aber nach dem von Alençon aufgefangenen Schr. Granvela's an Borja, Madrid 27. Okt. 1580 (Prinsterer I. 7, 411, dessen Inhalt Languet am 2. Jan. 1581 dem Kf. August mitteilte, Arc. II, 840) urteilt Paull ganz richtig.

2) Ueber das schliessliche Zerwürfniss zwischen Kf. August und Andreä und den schimpflichen Abzug des letzteren aus Kursachsen vgl. Heppel IV, 256 ff; Pressel in den Jahrb. für deutsche Theol. XXII. 1 (1877), Die in Peuceri hist. carceris, bei Hospinian und zum Teil bei Heppel gedruckte grobe Instruktion des Kf. August findet sich in Dr. 10309; sie ist von Augusts Hand und trägt die Ueberschrift: „Ungeferliche meinunk, was ich D. Jacobo Andre, sunsten Schmidel genant, antworten will.“

25. Dez.
Pfalzburg

270. Lanty¹⁾ an Johann Casimir.

„Monsieur! Sce maitre-masson, porteur de ceste, va trouver V.E. et a envye de besongner pour icelle fidelement, sy tant est qu'en ayés affere; vous verés et entendrés de luy sce qui sayt faire. Sa demeure est en sce lieu; il est le maitre-masson de mons^r vostre cousin. Je croit qui vous servira fidellement. Pour nouvelle, l'on tient que mons^r de Lorraine va à Bitche. Je croit que sce ne sera sans vous vois; sy cela est, que je vous puisse faire service, commande [?] vous estre mon maitre. L'on tient que la pais est rom-

puee en France par le moyen du roy de Navarre, que l'on dict 25. Dez. qui a voulu prandre Montoban pour s'acomoder à la mode de France. Monsieur frère du roy et le roy de Navarre sont ensemble et prépare des forces pour aller au Pais Bas. Il en ont déjà quelque nombre, que sy le Turq estoit en France, il ne sauroit faire plus de ravage que font leurs soldats.

L'on m'a dict que madame ma mestresse vous a faict ung petit Jean Casimir;²⁾ dieu la bénisse et mon petit mestre aussy.“ . . .

Mb. 90/12 f. 159. Eigh.

1) Pierre de Châtenay; er hatte unter J. C. in den Niederlanden ge dient (no 108 A. 1; 137 A. 1) und war in den Anschlag gegen Strassburg verwickelt (no. 179; 188).

2) Die Nachricht war irrig; Elisabeth gebar am 6. Jan. 1581 wieder eine Tochter, Dorothea, das einzig überlebende Kind aus der Ehe J. C.